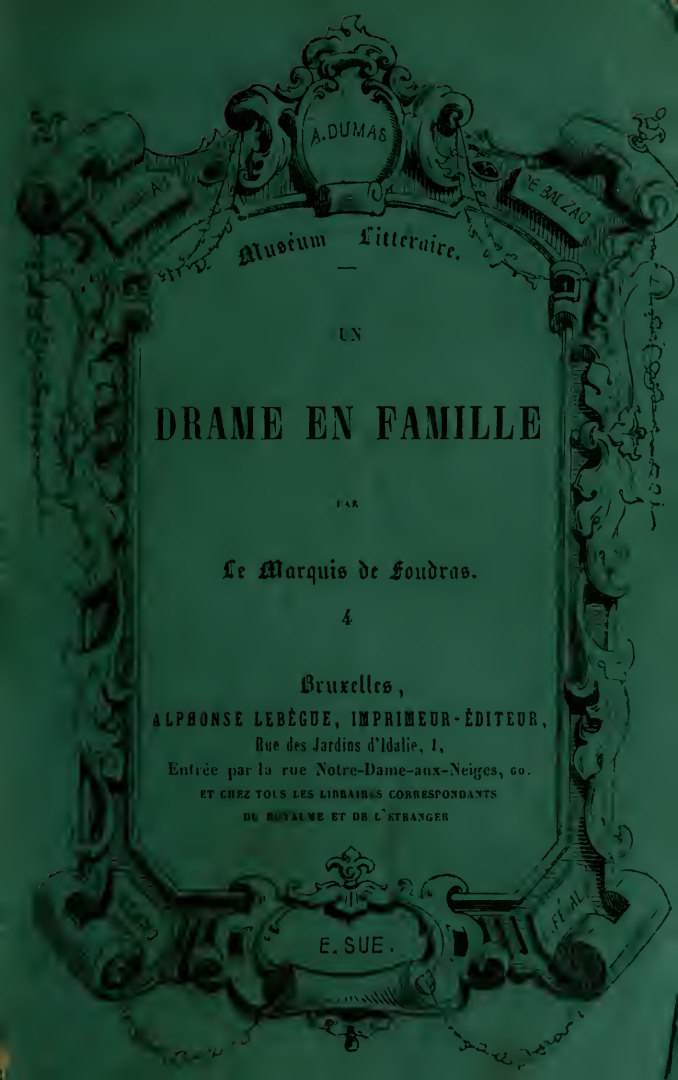
A. DUMAS
Musæum Litteraire.
UN
DRAME EN FAMILLE
PAR
Le Marquis de Foudras.
4
Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER
E. SUE.

Lebegue
018 d
Sablé

UN DRAME EN FAMILLE.

UN

DRAME EN FAMILLE

PAR

Le Marquis de Foudras.

4

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 00.

1854

CHAPITRE I.

Le temps a marché depuis les incidents qui sont rapportés à la fin du précédent chapitre, et nous sommes au milieu de mai de l'année suivante.

Ainsi huit mois environ se sont écoulés.

Nos cinq voyageurs, que nous avons laissés à Milan, ont passé à Venise le reste de l'automne et la moitié de l'hiver, ne vivant plus sous le même toit, mais se voyant beaucoup et toujours avec plaisir, car rien n'avait troublé la bonne harmonie qui s'était établie entre eux à la suite de l'aventure de Meyringen.

A la fin du carnaval, Murray et Morton étaient partis

pour Naples, avec le projet de faire une excursion en Sicile et peut-être de pousser jusqu'à Malte, dont un oncle de sir William était gouverneur.

Peu de temps après leur départ, madame de Stolberg, Amélie et le jeune comte de Falckenstein avaient pris la route de Rome, où ils voulaient être installés un peu avant les solennités de la semaine sainte.

Cette fois encore ils n'avaient pas voyagé seuls, à leur mutuelle satisfaction, et voici comment.

A Venise la baronne avait retrouvé et revu avec un bienveillant intérêt un diplomate français retiré du service, qui s'était rencontré en d'autres temps avec elle et son mari à Saint-Pétersbourg, à Vienne et à Berlin, où il faisait partie de leur cercle intime. Il aimait beaucoup Amélie, qu'il avait connue enfant, et il avait conservé pour sa mère une sorte de culte, respectueuse transformation d'un vif et profond attachement qui était toujours resté un mystère impénétrable pour celle qui l'avait inspiré. Ces bonnes relations, interrompues et non brisées par ces hasards de la fortune auxquels toutes les destinées sont soumises, s'étaient donc renouées sans peine, et tout naturellement madame de Stolberg, qui ne laissait échapper aucune occasion d'être agréable à sa fille, avait engagé cet ancien ami, homme d'un commerce très-sûr, d'un esprit charmant et d'une instruction solide et variée, à se joindre à eux pour retourner à Rome. C'était son séjour de prédilection, et il y passait invariable-

ment quelques mois tous les deux ans, depuis que les changements politiques survenus dans son pays l'avaient déterminé à renoncer à sa carrière par un scrupule de conscience qui lui faisait le plus grand honneur, car il lui sacrifiait une belle position, et il était ambitieux.

La proposition de la baronne avait été acceptée avec joie et reconnaissance, peut-être même avec une secrète émotion, dont nos lecteurs comprendront la cause s'ils ont lu avec quelque attention ce qui précède.

Nous allons maintenant leur faire connaître ce nouveau personnage, qu'ils retrouveront plus d'une fois dans le cours de notre récit, bien qu'il y ait paru tardivement.

Le marquis Palamède de Villandry, à l'époque dont nous parlons, n'était plus jeune, et il avait le bon esprit de ne pas chercher à oublier son âge qui approchait de la maturité. N'ayant jamais été ce qu'on appelle *beau*, il s'inquiétait peu des traces que le temps avait laissées sur son visage. Son extérieur était noble, sa taille élégante encore, sa physionomie intelligente et ses manières d'une rare distinction. Il avait cette réserve doucement attirante des hommes que la parfaite connaissance de leurs semblables n'a pas désenchantés de tout jusqu'à l'amertume, et cette sensibilité contenue, mais visible, des cœurs habitués à réprimer leurs penchants. Sa gaieté voilée de mélancolie qui n'éclatait jamais en saillies bruyantes; sa finesse délicate qui s'arrêtait toujours à la limite où elle

aurait pu devenir embarrassante pour les autres; la lucidité de son intelligence, qu'il savait mettre sans effort à la portée de tous, et la sérénité de jugement avec laquelle il appréciait toutes choses, le rendaient d'une société charmante, dans quelque situation d'esprit que fussent les personnes qu'il fréquentait habituellement. Il savait être assidu sans importunité, sympathique avec discrétion, discret sans indifférence, et utile en ne se montrant qu'aimable. Il aimait les arts avec un enthousiasme réfléchi qui ne permettait en aucune circonstance à son goût de s'égarer. Après chaque entretien il laissait toujours plus instruits des gens qui ne s'étaient pas même aperçus de son instruction, tant il était ingénieux à la produire en la cachant : comme le crépuscule, elle éclairait avec netteté, mais avec mystère. Quand on causait avec lui, on n'était frappé que de la grâce exquise de sa conversation, mais quand on se rappelait ce qu'il avait dit, on était étonné de la profondeur de ses pensées. Ses sacrifices et ses opinions politiques ne l'avaient pas rendu passionné, parce qu'il regardait sans orgueil l'honorabilité de sa conduite comme une compensation suffisante à la grande position qu'il avait volontairement perdue : satisfait d'avoir été fidèle à son parti par pur instinct de loyauté, c'est-à-dire sans le moindre effort, il laissait à ceux pour qui la fidélité est un combat presque toujours suivi d'une défaite, la triste consolation du rôle de mécontent, qui ne convenait ni à l'élévation de son âme ni à la modération de son esprit.

Monsieur de Villandry avait quelques talents auxquels il n'attachait aucune importance, bien qu'il les produisît volontiers, dans l'occasion, avec la bonhomie la plus aimable. Il chantait agréablement, dessinait avec facilité, et modelait, tout en causant, des figurines de cire d'une merveilleuse finesse d'expression. Il lisait comme un homme qui sent ce qu'il lit, et personne ne contait d'une manière plus charmante quand il était sûr qu'on l'écoutait avec bienveillance, non qu'il visât à l'effet, mais parce qu'il avait besoin de rencontrer de la sympathie pour être tout à fait à son aise. Une de ses règles de conduite était que nul n'a le droit d'ennuyer sciemment quelqu'un, fût-ce même un sot.

Tant de solidité unie à tant d'élégance avait en très-peu de temps séduit Conrad, et avec moins de promptitude disposé Amélie à plus de confiance qu'elle n'en avait jamais montré à personne, sans en excepter sa mère qu'elle adorait, mais avec laquelle elle était si difficilement en communication de sentiments et d'idées, qu'elle avait fini par considérer comme un devoir de délicatesse de ne lui montrer que le plus rarement possible un abandon qui, s'il fût devenu une habitude, aurait constaté trop souvent l'incompatibilité de leurs deux natures.

Lors de l'installation à Rome, le marquis s'était logé à une très-petite distance du palais loué par madame de Stolberg, chez laquelle il passait la plus grande partie de ses journées, et invariablement toutes les soirées que la

mère et la fille n'employaient pas à visiter les salons de la haute aristocratie romaine, où elles avaient contracté promptement de nombreuses et brillantes relations. Quand elles allaient dans le monde, elles y retrouvaient toujours le marquis et Conrad, car celui-ci, bien que vivant sous leur toit, avait le bon goût d'effacer, autant que cela dépendait de lui, cette communauté aux yeux du public, et il y mettait tant de suite et tant de mesure, que personne encore ne s'était avisé de la juger avec malveillance.

Avant de quitter Venise, la baronne, autant pour donner une marque de sa confiance à M. de Villandry, que pour rendre plus facile et plus douce l'intimité qui devait nécessairement résulter de l'offre qu'elle lui avait faite de les accompagner à Rome, lui avait parlé un jour, avec tout l'abandon de l'amitié, de ses projets pour le bonheur de sa fille, son plus cher intérêt dans ce monde jusqu'à ce moment.

Le marquis, trop délicat pour avouer qu'il les avait devinés depuis longtemps, lui dit qu'il les approuvait fort, et qu'il faisait les vœux les plus sincères pour leur réussite. A son jugement, Amélie avait tenu tout ce qu'elle promettait autrefois, et dans la jeunesse du jour, dont il ne s'exagérait pas les travers, comme tant d'hommes de son âge l'auraient fait à sa place, il ne connaissait rien d'aussi charmant que Conrad.

A partir de l'époque où cette confidence avait été faite, Cornélie, chaque fois qu'elle était seule avec l'ancien ami

de M. de Stolberg, redevenu ou plutôt resté le sien, reprenait ce sujet de conversation, ne manquant jamais d'ajouter qu'elle souhaitait vivement être dans le cas de s'en expliquer bientôt avec les deux jeunes gens, qui, selon elle, s'endormaient un peu dans la douce paix de leur affection d'enfance.

Habituellement aussi elle le priait de l'éclairer, s'il venait à découvrir avant elle que le moment de cette explication décisive était enfin arrivé, dans les conditions posées par son amie la comtesse de Falckenstein, qui lui avait fait promettre de laisser Conrad et Amélie à la complète liberté de leurs penchants, convaincue qu'elle était que son fils ne pourrait être heureux que dans un mariage d'inclination.

— Croyez-vous qu'ils aient de l'amour l'un pour l'autre? lui demandait-elle quelquefois, en le questionnant plus encore du regard que de la voix, comme si elle voulait connaître sa pensée avant d'entendre sa réponse.

— J'ai toujours eu peu de pénétration pour ces sortes de choses, disait M. de Villandry avec un sourire mélancolique et fin, et maintenant j'en ai moins que jamais... je ne suis plus intéressé à être clairvoyant.

— Mais enfin quelle est votre impression? reprenait la baronne.

— Qu'ils s'aiment beaucoup.

— Comme nous le voulons?

— Comme il le faut pour leur bonheur : l'amour n'est

pas autant qu'on le suppose la passion de la jeunesse.

Parfois madame de Stolberg combattait cette opinion qui se produisait sous diverses formes, mais le plus souvent elle gardait le silence, et elle en appelait intérieurement à ses propres lumières.

Et les jours, comme les semaines et les mois, s'écoulaient dans une attente qui n'avait rien de trop pénible pour Cornélie, parce qu'elle voyait clairement que le jeune comte et sa fille n'en souffraient pas.

Nos lecteurs se demanderont sans doute comment il se faisait que cette mère, qui était aussi une amie si vigilante dans sa sollicitude, ne fut pas un peu troublée dans ses espérances lorsqu'elle en était encore à l'incertitude sur les dispositions de Conrad et d'Amélie, dont la manière d'être vis-à-vis l'un de l'autre n'avait subi aucun changement notable, au milieu des douceurs d'une intimité de tous les instants qui aurait dû développer en eux un sentiment plus vif que celui qui avait suffi jusqu'à ce jour à leur bonheur.

Peut-être s'étonnera-t-on que le premier, après la confidence qu'il avait faite à Murray de son amour pour madame de Stolberg, ait pu renfermer aussi longtemps dans son cœur une passion devenue tout à coup tellement impérieuse, qu'il ne s'était plus senti la force d'en garder le secret davantage, comme s'il eût voulu s'encourager par cet aveu, en quelque sorte inutile, à tout révéler bientôt à la femme qu'il aimait.

Si incompréhensibles que paraissent cet aveuglement d'une mère et cette longue hésitation d'un jeune homme impétueux, nous allons cependant essayer de les expliquer par les causes qui les avaient produits d'abord, et ensuite entretenus jusqu'au moment où nous en sommes de notre récit.

Cette explication servira d'ailleurs à indiquer suffisamment la situation de nos personnages, pendant le temps qui s'est écoulé entre l'époque où nous les avons quittés à Milan et celle où nous les retrouvons à Rome. Il y avait là une lacune à remplir : nous nous acquitterons de cette double tâche aussi brièvement que possible.

Disons avant tout que la baronne n'avait aucun soupçon, si faible et si vague qu'il fût, de la transformation qui s'était opérée, d'ancienne date déjà cependant, dans l'affection que lui portait Conrad. Accoutumée depuis les plus belles années de sa jeunesse à en recevoir des témoignages toujours d'une extrême vivacité, elle n'y remarquait de bonne foi rien de plus que ce qu'elle avait accepté avec joie, dans un autre temps, comme le gracieux badinage d'un enfant expansif et tendre, dont elle avait été, pour ainsi dire, le premier instinct passionné, puisqu'il quittait le sein de sa mère pour lui sourire et tendre les bras vers elle. Dans une sécurité parfaite et consciencieuse de ce côté, et profondément convaincue que le comte n'était occupé sérieusement ou légèrement d'aucune autre femme, il ne lui restait plus qu'à s'effor-

cer de comprendre pourquoi ce bouillant jeune homme n'avait pas été plus prompt à ressentir de l'amour pour sa fille qu'elle regardait, sans trop d'illusion maternelle, comme une personne douée de tous les charmes et de toutes les qualités qui peuvent flatter l'orgueil et toucher le cœur d'un mari aussi digne que Conrad de posséder un pareil trésor. Après avoir beaucoup réfléchi à cette circonstance, la pureté de son imagination, qui s'inspirait du calme de sa nature étrangère à toute sensation violente, n'avait pu la conduire au delà de cette découverte, peu inquiétante assurément, que les deux fiancés, sans le savoir, se trouvaient si satisfaits de leur destinée actuelle, qu'ils ne croyaient sans doute pas possible qu'ils pussent être plus heureux si elle changeait.

C'est à cette conviction intime qu'elle faisait intérieurement allusion quand elle avait dit à M. de Villandry, dans une de leurs conversations sur ce sujet qui absorbait toutes ses pensées :

« *— Il me semble qu'ils s'endorment un peu dans la douce paix de leur affection d'enfance : ils sont trop heureux.* »

Cornélie n'avait pas vu autre chose dans la tranquillité des deux jeunes gens, parce que ce qu'il aurait fallu voir pour être dans le vrai dépassait la portée de sa candide intelligence, qui n'admettait pas qu'elle pût être un obstacle au bonheur de son enfant.

Elle, la rivale de son Amélie! si un pareil soupçon

avait traversé son cerveau, elle se serait dit : *Je suis folle!*

Et cependant, quoiqu'elle n'eût jamais d'inquiétude sérieuse, elle était quelquefois vaguement tourmentée en secret de cette résistance passive, encore qu'elle se crût certaine qu'elle n'était pas calculée. Elle voulait alors déchirer brusquement le voile qui avait caché jusqu'à ce jour son plus cher désir et celui de son amie la comtesse, et montrer à ces chers enfants engourdis dans les pures délices de leur amitié l'avenir que la tendresse de leurs deux mères leur avait préparé avec une sollicitude si délicate. Mais elle se rappelait sa promesse à madame de Falckenstein, de ne rien brusquer avant d'avoir acquis la certitude d'un consentement auquel la soumission n'aurait aucune part, si minime qu'elle fût, et elle se disait qu'il était indubitablement de son devoir de patienter encore. Dans ces moments de perplexité, ce n'était pas le sort d'Amélie qui la préoccupait le plus. Elle la jugeait trop forte et trop sensée pour ne pas savoir trouver tout le bonheur dont elle avait besoin dans son union avec un homme pour lequel elle n'aurait eu qu'un attachement raisonnable, pourvu qu'il s'y joignît une profonde estime. Mais en serait-il de même de Conrad, dont l'âme ardente ne comprenait que les sentiments exclusifs et passionnés? Cornélie ne le croyait pas. Elle se retraçait ses susceptibilités, ses jalousies, ses tristesses, quand il craignait de n'être pas compris, et elle ne doutait point qu'il ne fût

malheureux s'il arrivait jamais à se dire : *J'aime plus que je ne suis aimé.* Le caractère du jeune comte s'était à la vérité sensiblement amélioré depuis quelques mois, madame de Stolberg le reconnaissait; mais cet heureux changement serait-il durable, si, comme elle le supposait, il était surtout causé par un vif désir de plaire qui s'affaiblirait peut-être dans le doux et périlleux sans-gêne de la vie conjugale?

Il y avait donc des instants où la baronne, d'habitude si confiante, se troublait à la pensée qui l'avait si souvent réjouie : que la destinée de son cher Conrad était entre ses mains.

Il lui semblait alors que ces paroles de la comtesse prenaient un sens prophétique dans sa mémoire :

«... *Enfin promettez-moi toujours que vous veillerez sur lui, et que si son bonheur vous paraissait en péril, vous feriez pour le protéger tout ce que je ferais moi-même... C'est mon repos, c'est ma vie que je vous demande... C'est la sienne, peut-être !*»

Et elle se souvenait de sa réponse à cette pauvre mère alarmée et suppliante, réponse qui se terminait par cette tendre protestation dont l'ingénieuse chaleur avait ramené pour un moment le sourire sur les lèvres de madame de Falckenstein :

« — *Mais vous savez bien que je l'aime comme s'il était aussi mon enfant !* »

Puis sa confiance en Dieu ranimait bientôt l'espoir

dans son cœur, et tout bas, elle répétait alors à plusieurs reprises, les yeux levés vers le ciel :

— Il faut qu'ils soient heureux ! ils le seront! Rien n'est impossible à un dévouement comme le mien.

C'est ainsi que s'évanouissaient les doutes de madame de Stolberg : elle redevenait croyante, parce qu'elle désirait avec ardeur.

Quant à Conrad, sur les dispositions et la conduite duquel nous avons promis de jeter aussi quelque lumière avant de reprendre notre récit, nous dirons d'abord qu'il vivait dans l'ignorance la plus complète de la sollicitude dont il était l'objet. Ayant renoncé, dès les premiers jours du voyage, à obtenir dans le cœur d'Amélie une place plus grande que celle qu'il y occupait déjà, il avait donné le sien sans réserve à la baronne, et tel était le charme qu'il trouvait dans la mystérieuse jouissance de sa passion, que même la possibilité d'un obstacle ne se présentait pas à son imagination ravie d'extase et enivrée des douceurs de l'heure présente. Il ne formait aucun projet, ne caressait aucune espérance, ne se disait jamais : *Demain je serai plus heureux qu'aujourd'hui parce que je serai peut-être plus aimé!* Il se bornait à penser : *Que me faut-il de plus, mon Dieu! je l'aime!*

Il avait donc cette aveugle sérénité des âmes qui, ne se sentant pas encore fatiguées de ce qu'elles ont obtenu de la fortune, se croient parvenues au comble de leurs vœux. Voir Cornélie à tous les instants du jour; admi-

rer sa beauté en silence ou s'enivrer de l'admiration qu'elle inspirait aux autres; recueillir ses moindres paroles, ses sourires, ses regards, tous empreints de sa céleste bonté ou de sa grâce incomparable; se reconnaître nécessaire, indispensable même à son bonheur, et être sûr qu'elle le permettait, suffisait à l'ambition immense et tout à la fois discrète de son amour. Il faisait sans calcul et en quelque sorte par instinct, tout ce qu'il savait être agréable à cette chère et noble femme, dont la vie était depuis si longtemps mêlée à la sienne. Si on lui eût dit que son existence tout entière s'écoulerait ainsi, nul regret ne serait venu troubler la joie qui eût inondé son cœur à cette révélation de son destin. C'est pour cela qu'il n'avait pas été découragé de la réponse de sa mère à la longue lettre qu'il lui avait écrite de Meyringen, réponse dans laquelle la comtesse, en le raillant avec douceur de son admiration pour une femme de près de quarante ans, lui donnait à entendre qu'il avait beaucoup mieux à faire sans porter bien loin ses regards; c'est pour cela encore qu'il ne songeait jamais avec inquiétude au projet deviné par lui, il y avait déjà bien des mois, de le marier avec sa cousine. Comptait-il donc, tout ensemble, séduire Cornélie et résister au désir de sa mère? Non; mais sa tranquillité se soutenait par le sentiment de la force de sa passion, qui, à son insu, se disait qu'à son heure elle saurait bien surmonter tous les obstacles de quelque nature qu'ils fussent. Quand l'a-

mour a cette sécurité superbe, non-seulement l'attente ne l'attriste pas, mais encore elle est pour lui une volupté de plus; lorsque, au contraire, il s'en irrite, il vit et meurt misérable parce que son impatience a trahi le secret et donné la mesure de sa faiblesse.

La confidence de Conrad à Murray, qui avait eu une si grande influence sur ce dernier, n'était pas plus le résultat d'un calcul que les autres actions du jeune comte, car il ne soupçonnait ni l'amour de sir Francis pour la baronne, ni le projet qu'il avait formé de la demander en mariage, le lendemain même.

Un jour il avait éprouvé plus impérieusement que de coutume le besoin de parler d'*elle*, et il avait parlé.

Telle était la situation de nos personnages, environ deux mois après leur arrivée à Rome.

Le palais qu'occupait la petite colonie allemande était en dehors d'une des portes de la Ville-Éternelle, mais très-rapproché du quartier le plus élégant. Construit sur une éminence et isolé des habitations d'alentour par une belle cour à colonnades et un vaste jardin, il était aéré, sain et distribué de la manière la plus commode. Des eaux jaillissantes, de magnifiques ombrages, un luxe prodigieux de statues et de fleurs, plusieurs terrasses, du haut desquelles on apercevait les plus admirables monuments du monde et cette campagne de Rome si justement célèbre, en faisaient un séjour vraiment délicieux. Madame de Stolberg l'avait encore embelli en y

réunissant des objets d'art d'un mérite sérieux, et il ne se passait pas de semaine que, grâce à elle ou à Conrad, quelque nouveau trésor ne vînt augmenter sa collection, qui avait déjà acquis une certaine renommée. Une petite galerie, servant d'antichambre à ses appartements de réception, et dans laquelle étaient rassemblés ses tableaux, ses groupes, ses débris de mosaïques et ses fragments de bas-reliefs, avait été baptisée par un cardinal aimable et galant, *le Musée Stolberg*. C'est dans cette pièce que l'on se tenait quand on était en famille.

Un matin, Conrad proposa à la baronne et à Amélie d'aller voir en se promenant un tableau qui l'avait vivement frappé la veille, et qu'il croyait l'œuvre d'un maître.

Cornélie accepta avec empressement, mais sa fille, ayant demandé avant de s'engager si la course était longue, déclara, sur la réponse affirmative de son cousin, qu'elle voulait se ménager un peu pour la grande fête que devait donner dans quelques jours le duc de Torlonia.

On attendit jusqu'à une heure assez avancée de la matinée M. de Villandry, et comme il ne vint pas, madame de Stolberg et le jeune comte se dirigèrent seuls vers la maison du brocanteur, située à l'autre extrémité de la ville.

Cet homme, à la physionomie humble, rusée et doucereuse, tenant du juif et du sacristain, plaça immédiatement devant eux, et dans son jour le plus favorable, la toile désignée par Conrad, qu'il avait apportée avec le

tremblement respectueux d'un jeune prêtre qui touche une relique pour la première fois de sa vie; puis il se mit à la contempler dans une admiration muette, en jetant de temps en temps des regards obliques sur les deux visiteurs.

Elle représentait un sombre château du moyen âge, avec ses tours, ses tourelles, ses créneaux et son beffroi, s'élevant au milieu d'une plaine plutôt ondulée qu'accidentée, comme on en rencontre beaucoup en Belgique et dans quelques parties de la Hollande. Un pâle et doux rayon de soleil d'automne, se glissant entre des masses de nuages d'un aspect menaçant, éclairait un groupe de deux personnes qui, appuyées l'une sur l'autre, traversaient lentement un pont-levis conduisant du manoir féodal à un parc dessiné à l'antique, dont les limites se confondaient dans le lointain avec les derniers plans du paysage. Il y avait un homme et une femme. Le premier était beau et brillant de jeunesse; la seconde était belle aussi, mais, à la gravité de son maintien, on jugeait qu'elle devait approcher d'une autre saison de la vie. Cependant leur attitude à tous deux semblait celle de la sympathie et de l'abandon. Au delà du pont, une mystérieuse allée s'enfonçait sous de hautes charmilles à demi noyées dans une brume bleuâtre, et l'on devinait que les promeneurs se dirigeaient de ce côté. La végétation du parc était d'un éclat splendide partout ailleurs; des bassins de granit séparaient les massifs de verdure,

ou coupaient l'uniformité des pelouses à la teinte d'émeraude, et des statues de marbre d'une blancheur éblouissante se miraient dans le cristal de leur onde transparente et immobile. La scène était à la fois riante et mélancolique.

Il y avait quelque chose d'attendrissant dans ce tableau qui conservait encore toute la fraîcheur de la jeunesse, alors que le couple qu'il représentait était depuis des siècles couché dans la tombe et voué à l'oubli. C'était ce qui, la veille, avait frappé Conrad encore plus vivement que le mérite de l'œuvre elle-même, et Cornélie venait d'éprouver une impression toute semblable; ce qui n'avait pas échappé à la sympathie pénétrante de son compagnon.

Appuyés aussi l'un sur l'autre, comme le jeune homme et la dame du pont-levis, ils restèrent pendant quelques instants, les yeux fixés sur la muraille, sans échanger une parole; puis la baronne dit, d'une voix qui trahissait une certaine émotion :

— Vos éloges n'étaient pas exagérés : ce tableau est ravissant, et je vous sais un gré infini de m'avoir déterminée à le venir voir. A qui l'attribuez-vous? reprit-elle en se tournant vers le brocanteur, après avoir accueilli par un affectueux sourire le tendre regard que lui avait adressé Conrad pour la remercier de sentir comme lui.

Le brocanteur jura ses grands dieux que c'était une

fantaisie de Van Dyck, et il fit une longue histoire pour le prouver.

Une petite discussion s'engagea alors, et Conrad ayant établi par de très-bons raisonnements que le tableau, pour être d'une date moins récente, n'en avait que plus de valeur peut-être, l'honnête marchand voulut bien se ranger à son avis en louant le goût et le savoir de Son *Excellence*.

Cornélie examinait toujours la toile avec une attention rêveuse et un peu mélancolique.

— Que pensez-vous que soient ces deux personnages, ma chère baronne? lui demanda Conrad.

— Mais il n'y a pas à s'y tromper, répondit-elle, ce ne peut être qu'une mère et son fils.

— Vous devez être dans l'erreur.

— Et pourquoi, mon ami?

— Parce qu'ils ont l'air de ne penser qu'à eux.

— C'est ce que je trouve aussi; mais cela ne détruit pas mon opinion... Je crois même que c'est ce qui l'a fait naître.

— Cela ne me persuade pas.

— Vous aurez déjà bâti tout un roman sur cette petite scène : je sais de quoi votre imagination est capable. Eh bien! la mienne, dont les écarts sont beaucoup plus modérés, s'est bornée à voir là deux personnes qui me sont chères.

— Et qui donc?

— Vous et mon amie la comtesse... Ce château n'est pas sans quelque ressemblance avec notre cher Falckenstein.

— Ma bonne mère n'est ni si jeune ni si belle, Cornélie... Ces promeneurs sont des époux amants.

— Ne dites pas cela sérieusement, Conrad, car vous m'ôteriez tout mon intérêt pour ce couple gracieux.

— N'y a-t-il donc pour vous qu'une sorte de bonheur en ce monde?

— Non assurément; mais si je pouvais penser comme vous, mon ami, je ne verrais plus dans ce beau jeune homme qu'un aventurier qui fait la cour à cette folle surannée pour avoir sa fortune et l'abandonner plus tard en se moquant de sa crédulité et de sa coquetterie.

— Aventurier ou non, baronne, soyez sûre qu'il l'aime à l'adoration et la préfère à tout.

— Alors il ne me reste plus qu'à vous dire, mon cher enthousiaste, qu'il est encore plus fou qu'elle n'est folle, et si grand que soit mon désir de vous être agréable, je ne saurais être touchée : les enivrements de l'amour ne sont permis qu'à la jeunesse.

— Mais vous ne remarquez donc pas une chose?

— Laquelle?

— Elle a l'air presque aussi jeune que lui.

— *Presque* n'est pas assez pour que je les trouve l'un et l'autre raisonnables, mon ami : c'est *plus* qu'il faudrait.

— S'ils sont heureux ainsi, qu'importe ?

— Soit; mais dans quelques années la différence sera choquante, ridicule; il ne pourra plus se la dissimuler; elle devinera qu'il a perdu ses illusions et que son amour s'est envolé avec elles pour se donner sans doute à une autre femme, et vous avez trop de bon sens, Conrad, pour ne pas comprendre ce qui arrivera alors... Souvenez-vous de la légende de la *Marraine*... Qui sait ? peut-être ce tableau représente-t-il une des scènes de cette aventure d'une tristesse si instructive! Cette femme à la gravité langoureuse est la comtesse de Guda... la pauvre Marguerite, si dévouée et si confiante! Ce beau jeune homme qui l'accompagne, la tête tournée de son côté et le regard attaché sur elle avec la fixité du vautour et la tendresse du ramier, me donne une idée très-juste du séduisant Rupert, le *page incomparable;* cette tour, dont le sommet est caché par ce nuage noir, c'est le beffroi en haut duquel cet amant passionné devait monter pour racheter, au prix d'une partie de la sienne, la vie de cette chère créature tant aimée et oubliée si vite... Mais voilà que je fais aussi mon roman, folle que je suis moi-même! Ce que c'est pourtant que l'influence du mauvais exemple. J'aurai maintenant bonne grâce à vous gronder quand...

— Vous parlez en ce moment comme Amélie, ma chère baronne : c'est elle qui vous gâte et non pas moi, interrompit Conrad, qui maudissait intérieurement Murray et Wilhelm Ibach.

— Je vous remercie du compliment, mon ami : vous ne pouviez m'en adresser un plus flatteur.

— La vérité m'oblige à vous dire que j'avais eu l'intention de vous faire un reproche, repartit le jeune comte, riant et rougissant à la fois. Vous savez, Cornélie, continua-t-il, que je la querelle souvent, cette chère et belle cousine, sur la froideur de son imagination et la rectitude un peu trop grande, selon moi, de son jugement.

— Et vous avez cru que j'avais eu le bon esprit de l'imiter?

— Je l'ai craint.

— Ce serait m'en aviser un peu tard... et cependant que pourrais-je faire de mieux que de prendre la perfection pour modèle ?

— Cornélie, je vous en conjure! restez ce que vous êtes... Cette perfection dont vous parlez, c'est en vous seule qu'elle réside!

Conrad prononça ces paroles à voix basse, mais il y mit une énergie si passionnée et il avait l'air si ému en parlant, que la baronne, troublée, effrayée même, quitta son bras qu'elle avait gardé jusqu'à ce moment, et se rapprocha du brocanteur, qui se flattait que cette conversation en allemand avait pour objet de discuter la valeur de son tableau.

Madame de Stolberg lui en demanda le prix avec distraction, n'écouta pas ce qu'il répondit, et après avoir

balbutié quelques phrases à moitié intelligibles qui signifiaient à peu près qu'elle n'était pas décidée encore... qu'elle verrait plus tard, elle eut l'air d'accorder toute son attention aux autres objets plus ou moins curieux qui garnissaient la boutique du haut en bas.

Sans voir toute la vérité, elle était déjà mortellement inquiète, et elle s'effrayait du long tête-à-tête qu'il lui faudrait avoir avec Conrad pour retourner chez elle.

C'était la première fois qu'une semblable crainte s'emparait de son esprit.

— Chère Cornélie, pardonnez-moi! murmura à son oreille le jeune comte qui s'était placé doucement derrière elle.

Elle tressaillit et se retourna.

— C'est à vous de vous pardonner, lui dit-elle tristement, car vous m'avez fait beaucoup de peine.

— Je vous jure que c'est involontairement.

— Oh! je l'ai déjà pensé. Le contraire m'eût été trop cruel... Mais ne recommencez plus, et pénétrez-vous bien de cette vérité, Conrad : que s'il m'est toujours désagréable de voir que l'on me préfère à ma fille, je serais au désespoir et à jamais inconsolable si je pouvais supposer que c'est vous qui me préférez à elle. Ne m'en demandez pas davantage en ce moment, si vous avez réellement pour moi l'affection que je désire vous inspirer et que je suis en droit d'attendre de vous. Plus tard... dans quelques jours peut-être, nous reprendrons cette conver-

sation. Jusque-là bornez-vous à méditer ce que je viens de vous dire, et estimez-moi assez pour être fermement convaincu que j'ai été sincère... Ferez-vous cela, mon ami?

— Oui, Cornélie... Je vous obéirai.

— Ce n'est pas de l'obéissance que je veux, c'est de la confiance. Mon Dieu! ne savez-vous donc pas encore que votre bonheur m'est aussi cher que celui de mes propres enfants? Je vous avouerai même qu'il me préoccupe plus souvent que le leur, parce que je me figure qu'il vous sera plus difficile qu'à elles d'être heureux : voyez comme je suis franche avec vous, et jugez si j'ai dû être affligée tout à l'heure... mais il est convenu que nous ne devons plus parler de cela maintenant. Voilà mon bras, ce qui signifie que je vous tends la main... C'est de bon cœur, n'en doutez pas... et à présent, mon ami, partons.

Conrad eut besoin de faire un violent effort sur lui-même pour ne pas retomber dans sa faute jusqu'à la rendre irréparable, car pendant que Cornélie lui parlait avec une sollicitude si tendre et une indulgence si délicate, il se représentait ce qu'aurait été Amélie à la place de sa mère dans une circonstance toute semblable, et la comparaison n'était pas à l'avantage de la jeune fille.

— Partons, répéta d'une voix émue la baronne, que son instinct avait avertie du combat que se livraient les sentiments les plus secrets de son compagnon.

— Mais ce tableau? dit celui-ci, du ton d'une personne qui interroge avec hésitation.

— J'y ai renoncé.

— Ah! quel dommage!

— Je lui garde rancune... Il faut bien que je m'en prenne à quelque chose de mon chagrin, puisqu'il est entendu que je ne dois plus vous en vouloir : je ne l'achèterai pas.

— Donnons-lui du moins encore un coup d'œil avant de le quitter, si nous ne devons plus le revoir.

— A quoi bon s'exposer à des regrets inutiles?

— Qui sait, chère baronne, s'ils le seront pour moi?

— N'est-ce donc pas assez de ceux qu'on ne peut éviter?

— Eh bien! je reviendrai donc seul l'admirer un autre jour... mais ce ne sera pas pour vous braver, Cornélie. Au contraire, je finirai peut-être par n'y trouver que ce que vous y avez découvert vous-même : une mère et son fils... seulement cette mère ce sera vous, et ce fils ce sera moi.

— Comme vous êtes parfait quand vous le voulez! répondit madame de Stolberg avec un attendrissement profond, mais qui ne gardait plus rien de la tristesse qu'elle venait d'éprouver. Je serai donc bonne aussi, reprit-elle en rougissant de sa faiblesse.

Et ce fut elle qui ramena Conrad devant le tableau, cause première de la peine qu'il lui avait faite.

Ils le contemplèrent en silence pendant quelques minutes, sans oser se regarder eux-mêmes, comme s'ils

avaient un égal effroi l'un de l'autre, ce qui était vrai.

Le jeune comte sentait trembler le bras de Cornélie passé sous le sien et doucement appuyé contre sa poitrine, et elle, plus exposée encore, ne perdait pas un seul des mouvements du cœur de Conrad qui battait avec une violence presque inquiétante et trop significative.

Ils sortirent ainsi, et marchèrent assez longtemps sans échanger une parole, bien qu'ils sentissent tous les deux la nécessité de se soustraire au danger de ce silence qui les mettait réciproquement dans le secret de leurs émotions.

Ce fut donc une sorte de soulagement pour eux lorsque, au détour d'une rue, ils aperçurent le marquis de Villandry qui venait à leur rencontre, ou plutôt les cherchait un peu au hasard, Amélie ne lui ayant donné que des renseignements très-vagues sur le quartier qu'habitait le brocanteur.

La présence d'un tiers, aimable et trop discret pour chercher à deviner ce qu'il ne devait pas voir, les aida puissamment à sortir de leur contrainte, et grâce à la conversation spirituelle et délicate du marquis, il n'en restait plus de traces visibles lorsque, rentrés chez eux, ils furent obligés de dire quelques mots de leur excursion qui ne devait pas encore enrichir le *Musée Stolberg* d'un nouveau chef-d'œuvre. Le récit qu'ils en firent fut court, comme on doit le penser, et assez sincère, ce qui paraîtra plus extraordinaire sans doute.

CHAPITRE II.

Bien que la baronne, ainsi que nous l'avons dit, n'eût pas découvert au premier abord toute l'étendue de la vérité qui s'était offerte si brusquement à elle, elle en avait cependant vu assez pour comprendre qu'elle faillirait à tous ses devoirs de mère et d'amie si elle s'endormait plus longtemps dans sa sécurité, en présence d'une situation dont il lui était désormais impossible de nier les périls nombreux et de plus d'une sorte, si disposée qu'elle fût par la nature de son esprit à se créer facilement des illusions.

La réflexion, loin de la rassurer, l'alarma au contraire davantage, et elle en vint très-promptement à se dire que le tort de manquer à l'engagement que lui avait fait contracter madame de Falckenstein, d'amener, sans les contraindre, les deux jeunes gens à se déclarer ou à se dévoiler eux-mêmes, ne pourrait jamais avoir des conséquences aussi graves que l'obstination à laisser se prolonger un malentendu qui avait pris tout à coup des proportions si sérieusement menaçantes. L'éclair avait brillé : il fallait à tout prix se mettre à l'abri de la foudre.

Cornélie, ainsi résolue, eut un moment la pensée de consulter M. de Villandry sur la marche qu'elle devait suivre dans une conjoncture aussi délicate; car elle ne se dissimulait pas que c'était une grosse affaire que de brusquer les choses sans heurter les personnes qu'elle regardaient. Mais, d'une part, elle craignit de mettre l'ancien et pénétrant diplomate sur la voie de ce qui s'était passé entre elle et Conrad, et, de l'autre, si grande que fût l'estime que lui inspirait son caractère, elle n'était pas parfaitement sûre du désintéressement de ses conseils. Le motif de cette demi-défiance était que, depuis quelques jours, malgré l'extrême réserve de la conduite du marquis, elle avait cru remarquer que son affection pour sa fille avait quelque chose de moins paternel que de coutume.

Livrée à ses propres inspirations, elle examina les deux seules voies que l'on pouvait tenter : s'ouvrir sans

détour à Conrad au nom de madame de Falckenstein, ou parler au sien à Amélie.

Mais la première n'était guère praticable après l'aventure de la matinée, dont le souvenir était si récent encore.

Restait donc la seconde pour toute ressource. Madame de Stolberg y avait songé d'abord, et si elle avait pensé un moment à chercher la lumière ailleurs, c'est qu'elle savait que de là elle jaillirait plus difficilement.

— Ma fille se livre si peu, et elle devine si bien! s'était-elle dit avec une sorte d'inquiétude.

Cependant, comme elle était décidée à agir sans le moindre retard, elle se promit de parler à Amélie le soir même, à l'heure où elles seraient seules toutes deux sans pouvoir être interrompues.

C'était dans le courant de la journée, et sans avoir été complétement libre l'espace de dix minutes, qu'elle avait examiné, mûri et arrêté son plan, sous les yeux des personnes intéressées, qui causaient à quelques pas de son métier à tapisserie, et à la conversation desquelles elle prenait part de temps en temps avec autant de grâce et de présence d'esprit que d'habitude, effort presque sublime pour une âme aussi transparente que la sienne.

La soirée s'écoula dans le calme accoutumé. Jusqu'à la nuit on resta sur une des terrasses au milieu des orangers et des jasmins fleuris qui embaumaient l'air; puis on descendit dans la petite galerie de tableaux, où mon-

sieur de Villandry et Amélie firent de la musique, et lurent alternativement quelques morceaux choisis des plus célèbres poëtes contemporains de la France et de l'Allemagne.

Bien que Conrad eût un peu de tristesse dans le regard, il n'en fut pas moins aimable avec tout le monde, et particulièrement avec Amélie, qui, de son côté, était très-gracieuse pour lui, si gracieuse même, que la baronne en arriva insensiblement à croire qu'il lui était permis d'espérer encore; et cette pensée consolante la fortifia dans sa résolution.

A onze heures on se sépara.

Il y avait à peine dix minutes que madame de Stolberg était dans sa chambre à coucher, n'attendant plus, pour passer dans celle de sa fille, que le départ de Bertha, qu'elle entendait aller et venir dans un grand cabinet de toilette qui séparait les deux pièces, lorsque, à son extrême surprise, la porte de communication s'ouvrit, et Amélie parut.

Son maintien, presque toujours sérieux, avait quelque chose de solennel et de recueilli.

— Chère enfant, lui dit-elle d'une voix visiblement émue, tu as donc deviné que j'avais à causer avec toi, que tu viens au-devant de ma confidence?

— Non, ma bonne mère; mais je désirais moi-même vous parler, et c'est pour cela que vous me voyez.

— Tu ne peux t'imaginer, mon Amélie, à quel point

je suis heureuse de cette nouvelle preuve de la sympathie de nos âmes.

— Elle est effectivement de bien bon augure... Maintenant, puisqu'il paraît que chacune de nous a un secret à confier à l'autre, c'est à vous de décider laquelle des deux doit ouvrir son cœur la première : moi, je suis prête.

— Et moi aussi; mais cela importe peu, si, comme je le crois, ton secret et le mien n'en font qu'un... cependant je me soumettrai de bonne grâce à ce qui te semblera le plus convenable.

— C'est que vous choisissiez, ma mère chérie.

— Cela étant, je préfère que tu t'expliques d'abord. Asseyons-nous sur ce canapé, et avant de prononcer une parole, dis-toi bien, mon cher ange, que c'est autant ta meilleure amie que ta mère qui se prépare à t'écouter.

— Oh! je le sais, maman! Aussi, est-ce avec une immense tranquillité de cœur et d'esprit que je viens à vous. Je n'ignore rien de ce dont votre tendresse est capable pour moi.

Et Amélie, inclinant la tête, posa ses lèvres sur le beau bras nu de la baronne qui était passé autour de son cou.

Elles prirent place sur le canapé, entrelacèrent leurs mains frémissantes et glacées, et il y eut un moment de silence.

— Eh bien! mon enfant! murmura faiblement Cornélie! j'attends ta confidence.

— Eh bien, ma mère, je désire me marier...

Madame de Stolberg jeta un cri de joie et pressa sa fille sur son sein avec transport; puis elle se remit à prêter l'oreille avec une attention dévorante, et Amélie reprit :

— Puis-je espérer maintenant, ma bonne mère, que vous me donnerez votre consentement?

— Si je te le donnerai, mon cher trésor! mais tu l'as d'avance! J'allais te le porter, quand tu es venue tout à l'heure! Mon Dieu! te voir heureuse est ma pensée de tous les instants... je n'ai que celle-là! Et moi qui craignais... ah! merci! merci, ma bien-aimée fille! Tu ne peux t'imaginer de quelle joie délicieuse tu viens d'inonder mon âme! Je savais bien que tu ne tromperais pas mon espérance!

— Calmez-vous, ma chère maman, pour m'écouter jusqu'au bout, car je ne vous ai pas tout avoué encore, et ce serait mal à moi de vous laisser plus longtemps. .

— Que peux-tu avoir à avouer que je ne sache à présent mieux que toi-même, mon Amélie? interrompit la baronne qui semblait en proie à une exaltation extraordinaire. Toute la suite, je la devine... Je la prévoyais! mais comme tu m'as inquiétée quelquefois, chère et méchante enfant!

— Prenez garde, ma mère! et encore une fois, calmez-

vous. Il y a évidemment un malentendu entre nous. Ce n'est pas...

— Mais non! mille fois non! s'écria Cornélie en interrompant de nouveau avec une impatience fiévreuse. Tu vas me dire que tu l'aimes enfin, que la lumière s'est faite dans ton cœur! Ah! je savais bien que cela arriverait tôt ou tard! Parle cependant; mais tu ne m'apprendras rien! rien, mon Amélie !

— Je vous apprendrai au contraire tout, ma pauvre maman; car il ne m'est que trop démontré maintenant que nous ne nous comprenons pas... Hélas! vous pensez à une personne... et moi je pense à une autre.

— Est-ce possible, grand Dieu !

— C'est vrai !

— Quoi! celui pour qui tu me demandes mon consentement ne serait pas le même que...?

— C'est M. de Villandry que je voudrais épouser, interrompit à son tour Amélie.

— Tu as dit, je crois...? balbutia madame de Stolberg, dont la physionomie exprimait une surprise qui était presque de l'égarement; j'aurai sans doute mal entendu, ajouta-t-elle d'une voix éteinte et brisée, à peine intelligible.

— J'ai dit, ma mère chérie, que la personne que je voudrais épouser, sauf votre approbation, est M. de Villandry.

— Tu aimes M. de Villandry!

— J'ai beaucoup d'affection pour lui, et son caractère m'inspire une grande confiance.

— Voyons, ma bien-aimée fille, sois sincère avec moi... ce n'est pas sérieux ce que tu viens de me raconter là! Je ne t'accuse pas de me tromper, mais tu te trompes toi-même; tu as quelque secret dépit : cela arrive aux esprits les plus fermes. Peut-être te seras-tu imaginé des choses qui n'existent pas et qui t'affligent cependant comme si elles étaient réelles. Examinons-les ensemble. Souvent un mot d'une amie éclaire un fait qui semblait obscur.

— Je n'ai ni dépit, ni prévention, ni doute, ma bonne mère... ce sont des misères indignes de votre fille.

— Il n'y a pas de honte à les éprouver, quand on parvient à les vaincre... Ne me cache rien.

— Je vous ai déclaré la vérité, comme je l'eusse dite en présence de mon confesseur : je désire vraiment me marier, et dans le choix que j'ai fait de la personne que je viens de vous nommer, je n'ai été déterminée par aucune autre raison que la profonde conviction où je suis que c'est là le mari qui me convient. Je repousse respectueusement, mais avec fermeté, toute autre interprétation de ma conduite.

Madame de Stolberg, qui avait déjà commencé à comprendre qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, ne conserva plus aucun doute après avoir entendu ces paroles si claires qu'Amélie avait prononcées avec le calme de la résolution et l'accent de la loyauté.

— La chose n'en reste pas moins inexplicable pour moi, ma fille, dit-elle avec accablement, et je ne te dissimulerai point qu'elle me cause beaucoup de chagrin. Que Dieu me pardonne ! J'ai été bien aveugle et bien imprudente ! et cependant que mes intentions étaient pures ! Il y a donc de l'impuissance jusque dans la tendresse maternelle.

— Vous n'aurez plus ces tristes pensées, chère maman, quand vous me verrez heureuse.

— Mais le seras-tu, ma fille ?

— Tout me le fait espérer, ma bonne mère... Je vous aime trop pour avoir compromis un avenir qui est votre plus cher souci. Ne vous reprochez donc rien, je vous le demande en grâce !

— Ainsi, toutes tes réflexions sont faites ?

— Oui... du moins autant que j'en suis capable. S'il m'était resté un doute, j'aurais cherché à l'éclaircir avant de vous parler ; mais l'étude la plus minutieuse ne m'a rien dévoilé dans le caractère de M. de Villandry qui soit de nature à m'inquiéter.

— Alors ta résolution est irrévocable ?

— Non, ma mère, puisqu'elle est subordonnée à votre volonté.

— Je n'ai pas de volonté, moi, mon Amélie... Je n'avais qu'un désir, et s'il me faut y renoncer, ce ne sera pas sans un affreux déchirement de cœur ! Enfin, ce n'est pas là la destinée que je m'étais plu à rêver pour toi de-

puis bien des années... Mais je ne puis croire encore qu'un projet qui était pour moi la source de mille joies délicieuses ne soit plus aujourd'hui qu'une cause de regrets.

— Ce n'est pas sans regret non plus, chère maman, soyez-en bien convaincue, que j'ai formé un autre dessein que le vôtre.

Un douloureux sourire d'incrédulité effleura les lèvres de madame de Stolberg, et elle compléta la pensée qu'il indiquait en secouant la tête en signe de dénégation.

— Vous ne me connaissez donc plus, ma mère, que vous me croyez capable de vous affliger sans en souffrir beaucoup?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mon enfant : j'ai seulement pensé que ce regret dont tu parles, il ne tenait bien qu'à toi de te l'épargner; et tu seras peut-être de mon avis.

— Vous allez en juger vous-même. J'ai beaucoup d'affection pour celui que vous me destiniez; je rends toute justice à ses bonnes et brillantes qualités, et il ne se passe pas de jour que je ne demande au ciel qu'il soit heureux... Mais c'est justement parce que je souhaitais avec ardeur qu'il le pût être autant qu'il le mérite, que j'ai voulu rester pour lui, obstinément et un peu malgré vous, ce que j'ai toujours été depuis que nous nous connaissons : une sœur aussi gracieuse que ma méchante nature le comporte, et surtout une amie sincère et dévouée.

Pardonnez-moi cette défiance de moi-même, ma chère et tendre mère ! Je vous jure par tout ce que j'aime le plus au monde... par vous ! que je n'ai eu que de pures et loyales intentions en agissant ainsi.

— La bonne foi excuse l'erreur, mon Amélie, mais elle ne la rend que plus funeste dans ses résultats. Tu t'es obstinée dans une idée fausse, et l'avoir fait avec conscience n'est pas une consolation pour moi. Il ne me restait rien à apprendre sur ta droiture, tandis que je vais être obligée de perdre quelques-unes de mes illusions sur l'infaillibilité de ton jugement.

— Je ne m'en affligerai pas si vous continuez à ne douter de ma tendresse en aucune circonstance.

— Chère fille!

Il y eut un assez long moment de silence, puis la baronne reprit en attachant sur Amélie un regard timide jusqu'à l'anxiété :

— Un mot encore sur ce triste sujet. Explique-moi comment il s'est fait que, connaissant mes vues, tu te sois en quelque sorte préparée d'avance à ne pas les seconder... C'est, si je ne me trompe, ce qui résulte des aveux que tu viens de me faire.

— Rien n'a été prémédité dans ma conduite, chère maman. Il m'a semblé qu'il y avait entre mon cousin et moi certaines incompatibilités de caractère que nous ne parviendrions jamais à supporter mutuellement, et une fois que cette crainte a été dans mon esprit, rien n'a pu l'en chasser.

— Tu l'as donc tenté ?

— Oui, ma mère, et franchement.

— Alors tu as lutté... tu auras été malheureuse peut-être, ma pauvre enfant!

— C'est la vérité... Je savais que vous seriez mécontente de moi si je ne parvenais pas à me vaincre.

— Amélie... mon Amélie, je ne l'avais que trop bien compris, hélas! tu ne me dis pas tout!

— Que pourrais-je vous dire encore? Au delà de toute la vérité il n'y a plus rien.

— Il y a encore ce que tu peux ignorer toi-même, repartit Cornélie avec une sombre vivacité.

— Mais quoi, chère maman ?

— Que tu aimes Conrad sans le savoir.

— Si je l'aimais, qui m'empêcherait d'en convenir avec vous? N'est-ce pas votre plus cher désir?

— Tu te seras imaginé qu'il ne t'aimait pas, lui, et comme tu as une grande confiance dans la pénétration de ton jugement, qui est, je l'avoue, rarement en défaut, tu auras pensé que ta dignité exigeait que tu renonçasses la première et librement à ce mariage.

Une vive rougeur empourpra subitement le visage d'Amélie, et ce fut avec l'accent de la fierté blessée qu'elle répondit :

— S'il en était ainsi, ma mère, je me respecterais trop pour songer déjà à en contracter un autre.

— Mais je n'y crois pas, à cet autre!

— Tout ceci ne serait donc qu'un jeu pour vous forcer à rompre le silence que vous gardiez avec moi? Ah! maman!

— Tu oublies, ma fille, que je n'estime personne autant que toi au monde : j'ai simplement voulu dire que tu cherchais à te dissimuler un sacrifice que tu regardes à tort comme un devoir, sous le semblant d'une préférence impossible.

— Cette préférence est sincère, et je ne sacrifie rien.

— Illusion de grand cœur, ma pauvre enfant!

— Prudence de raison craintive, ma bonne mère... orgueil si vous voulez; mais je ne saurais rien vous accorder de plus.

— Tu n'es pas dans le vrai; et comme ta mère, comme ta meilleure amie, j'ai le droit, il est de mon devoir de te faire des représentations, de t'ouvrir les yeux.

— Ils sont suffisamment ouverts, chère maman... S'ils l'étaient davantage, je ne sais pas ce qu'ils verraient de plus... Voulez-vous que j'aille plus loin encore, que je vous dise tout?

— Oui! répondit avec une énergie désespérée madame de Stolberg qui se sentait déjà assez malheureuse pour ne pas craindre de l'être davantage.

Elle était convaincue qu'Amélie allait lui avouer qu'elle avait deviné dans l'âme de Conrad ce qu'elle-même y avait découvert le matin.

— Eh bien! ma mère, j'ai la certitude que mon cou-

sin est à mon égard dans des sentiments analogues à ceux que j'éprouve pour lui. Il n'a pour moi que l'amitié et le dévouement d'un frère, et s'il m'épousait, ce ne serait que par condescendance aux désirs de sa mère et par affection pour vous. J'ai cru un moment que je serais capable d'en faire autant, mais je confesse à ma honte que le courage m'a manqué.

— Vous êtes-vous donc expliquée à ce sujet? demanda Cornélie en dissimulant de son mieux le profond soulagement qu'elle ressentait.

— Nous nous étions trop bien compris pour que cela fût nécessaire : une explication eût été moins franche que nos instincts et plus obscure que nos pressentiments. Cela est si vrai, que d'un commun accord nous ne l'avons jamais cherchée.

— Vous êtes insensés l'un et l'autre, mes pauvres chers enfants! vous avez commencé, j'ignore dans quel but, par vous cacher réciproquement que vous éprouviez de la sympathie l'un pour l'autre, et vous en êtes insensiblement arrivés à vous imaginer que vous ne vous conveniez pas. Je n'ai point à me reprocher de ne l'avoir pas vu, mais j'ai eu le tort de croire que ce malentendu cesserait de lui-même dans une intimité de tous les jours. Il ne fallait pour cela qu'un peu plus d'abandon de ta part et un peu moins de susceptibilité romanesque de la sienne. Malheureusement, vous ne l'avez pas compris; moi, je me suis endormie sur la foi trompeuse d'espé-

rances que je prenais pour des certitudes, et aujourd'hui que la vérité m'apparaît, je suis seule pour lutter contre des partis pris à mon insu depuis longtemps.

— Il me semble que vous ne rendez pas justice non plus à Conrad, dit Amélie avec douceur, il a aussi essayé de m'aimer... Comment ne l'avez-vous pas deviné, ma bonne mère ?

— Par une raison bien simple, ma fille : il ne me paraissait nullement nécessaire de chercher à m'assurer de l'effort quand je croyais que le penchant dût suffire... En un mot, pour lui comme pour toi, je m'étais dit que cela devait venir tout naturellement.

— C'est cependant ce qui n'est arrivé ni à l'un ni à l'autre, reprit mademoiselle de Stolberg avec un sourire mélancolique; il paraîtrait d'après cela, ajouta-t-elle en posant tendrement sa tête sur l'épaule et le sein de sa mère, que quand il s'agit d'amour, la bonne volonté ne suffit pas... nous en avons eu beaucoup tous les deux... lui, surtout : il persistait encore, que j'avais déjà renoncé, et pourtant... Mais vous m'en voulez, chère maman ! Je vois cela dans votre regard qui est triste ! on dirait même que vous pleurez ! Oh ! je vous en supplie, pas de larmes !

— Laisse couler celles-là, mon Amélie : elles me soulagent, et d'ailleurs une certaine douceur se mêle à leur amertume...Qui sait si celles qui viendront ensuite ne seront pas seulement amères ?

— Ma mère bien-aimée, ne dites pas cela!

— Quant à t'en vouloir, mon enfant, tu sais bien que cela n'arrivera jamais : je t'aime tant!

— Et vous savez aussi que je vous aime?

— Si je le sais, ma fille!... s'écria Cornélie avec douleur et tendresse. Mais mon beau rêve! mon beau rêve!

— Remerciez le ciel qu'il ne se soit pas réalisé au point où en étaient les choses... Nous aurions été malheureux l'un et l'autre; et quel regret pour vous, chère maman!

— Il m'est impossible de croire à ce malheur : vous êtes si parfaits tous les deux.

— L'esclavage d'une union mal assortie nous aurait peut-être bien changés: cela se voit tous les jours.

— Mais ne se serait pas vu pour vous!

— Comment vous expliquez-vous, cependant, ma bonne mère, que ce soit justement en nous connaissant mieux, Conrad et moi...?

— Vous vous êtes trompés! mais ne pouvez-vous donc revenir de votre erreur? Vois, ma fille, je te le demande à mains jointes, s'il ne reste pas un moyen quelconque...

— Il n'y a que la soumission à vos volontés; mais celui-là votre bonté le repousse, j'en suis sûre, et c'est le seul.

— Je le rejette avec horreur! ce serait un outrage à chacun de vous, mes enfants...

— Allons au fond des choses, ma bonne mère; c'est

la seule manière sage de les voir. Vous vouliez nous marier, mon cousin et moi, pour que nous soyons plus heureux ; il se trouve que nous le serions moins en nous épousant : ne vaut-il pas mieux alors que nous restions amis comme nous l'avons été jusqu'à ce jour? Je m'en rapporte à votre raison, chère maman, et même à votre cœur.

— En ce moment l'une est trop troublée, et l'autre est trop triste, ma fille, pour que je puisse les consulter avec fruit... J'ajouterai même que s'ils me conseillaient de prendre mon parti de ce qui se passe, je fermerais l'oreille à leurs avis.

— Réfléchissez donc, ma mère, combien il serait plus satisfaisant pour vous, qui nous aimez tant.

— Tu n'obtiendras pas de moi, Amélie, interrompit la baronne, que je reconnaisse dès à présent une seule compensation à cet anéantissement de ma plus chère espérance, et il faudra même que je sois bien longtemps témoin de votre bonheur à l'un et à l'autre pour que je me résigne à cette chute que rien ne m'avait fait prévoir. Quel coup pour mon amie madame de Falckenstein! Comment le lui annoncer?

— Je m'en chargerai si vous voulez.

— Mais que pensera-t-elle de moi, pour lui avoir caché la vérité jusqu'à ce jour? Elle sera en droit d'accuser ma vigilance... peut-être même mon affection! Tout cela est horrible! Et puis je songe aussi à celui

dont elle avait remis la destinée entre mes mains. Quel sera son sort? Le voilà livré au hasard! Où trouvera-t-il une compagne comme ma belle et pure Amélie? Dis, ma bien-aimée fille, où la trouvera-t-il?

— Dieu guidera aussi son choix, répondit timidement mademoiselle de Stolberg en évitant, pour la première fois de sa vie peut-être, le regard de sa mère, attaché sur le sien avec une fixité anxieuse.

— Qui nous garantit qu'il ne sera pas aveugle encore comme il l'a été déjà? Ah! si ma chère petite Léontine n'était pas si jeune! Mais je ne recommencerai pas un autre rêve... Je sais trop ce qu'il en coûte!

— Eux cependant n'auraient pas de peine à s'aimer, j'en suis convaincue; et Conrad lui-même est si jeune aussi, ma bonne mère. S'il voulait prendre une carrière comme tous les hommes de son âge et de son rang, sa vie serait occupée; il ferait son chemin de la manière la plus brillante, je n'en doute pas; les années s'écouleraient, et un jour...

— Tais-toi, ma fille! tais-toi! car je serais peut-être assez folle pour me bercer d'une espérance qui s'évanouirait probablement comme l'autre... Et puis nous n'avons pas le droit de priver la comtesse de l'enfant qui est son unique joie en ce monde, ce qui arriverait infailliblement s'il prenait, comme tu l'as dit, une carrière pour attendre l'époque d'un mariage éloigné. Pour qu'elle vive, il faut qu'il se fixe auprès

d'elle ; qu'elle n'ait aucun souci pour son avenir ; qu'elle retrouve dans la compagne de son fils une des filles, qu'elle a perdues... C'est tout cela qu'elle attendait de toi, et que tu lui refuses ! Tu vois donc bien qu'il ne me reste plus qu'à courber la tête et à m'en remettre à la volonté de Dieu.

Après quelques instants de silence, la baronne reprit d'une voix faible, qu'elle s'efforçait vainement de raffermir par intervalles :

— Pour ce qui est du choix que tu as fait, mon enfant, du moment que la disproportion d'âge un peu forte qui existe entre toi et la personne que tu désires épouser ne t'effraye pas, je n'ai aucune objection sérieuse à t'opposer ; ainsi tu peux compter sur mon consentement. M. de Villandry est d'une grande naissance ; il a une belle et solide fortune en portefeuille, qu'il peut transporter partout où bon lui semblera, et, ce qui vaut mieux encore que tous ces avantages, c'est qu'il est doué de bonnes et nobles qualités.

— Vous oubliez, ma mère, son affection pour vous.

— Oh ! non, ma fille ; car j'y attache beaucoup de prix et elle m'inspire une sérieuse confiance. Une chose m'afflige cependant, et je ne veux pas te la cacher, parce que je connais ta rigidité pour tout ce qui touche à la délicatesse, et que j'espère d'ailleurs que tu l'expliqueras d'une manière satisfaisante pour le caractère du marquis : il était, depuis la fin de notre séjour à Venise,

dans le secret de mes vues pour ton établissement, et il les approuvait.

— Ce que vous m'apprenez là, chère maman, il y a déjà quelques semaines que je le soupçonne.

— Et tu ne trouves pas très-mal à lui qu'ayant reçu un semblable témoignage de mon amitié, il ait cherché à t'inspirer un sentiment qui devait infailliblement avoir pour résultat de te mettre en lutte avec ta mère?

— Mais il n'a rien cherché du tout.

— Comment est-ce possible?

— S'il l'eût fait, vous pouvez vous en rapporter à moi, je n'aurais plus aucune estime pour lui, et pour rien au monde je ne consentirais à l'épouser; mais il est irréprochable sur ce point, comme je me flatte qu'il l'est aussi sur tous les autres.

— Vous n'êtes donc pas engagés l'un envers l'autre?

— En aucune façon.

— Quoi! tu ne lui as pas dit que tu l'aimais?

— Il n'a jamais été question de cela entre nous, chère maman, bien que je sache, moi, qu'il m'aime.

— Il ne t'a pas même priée de lui permettre de me demander ta main, ma fille?

— Ce soir encore il me disait qu'il avait renoncé à se marier, parce qu'il lui faudrait une femme trop parfaite : c'était bien me donner à entendre qu'il n'avait aucune vue sur moi.

— Mais alors, mon enfant, tu es libre encore!

— C'est la vérité.

— Amélie, il y a dans tout cela des circonstances qui me paraissent inexplicables... il faut absolument que tu m'aides à les éclaircir : je ne donnerai les mains à ton mariage qu'à cette condition.

— Dites-moi, ma bonne mère, ce que vous ne vous expliquez pas, et je tâcherai de vous satisfaire.

— C'est tout qui me paraît incompréhensible, répondit avec embarras la pauvre baronne dont la conscience était horriblement tourmentée; car depuis le commencement de cette pénible conversation, elle n'avait pas cessé un seul instant de rapprocher dans son esprit, malgré elle, ce qui lui était arrivé avec Conrad le matin et les confidences que sa fille venait de lui faire.

— Tout, c'est bien vague, chère maman.

— Eh bien! restons où nous en sommes... Au fait cela vaudra peut-être mieux : nous nous comprenons si mal.

Après avoir souhaité la lumière, Cornélie la redoutait, et il lui semblait que la réserve de sa fille était un aveu plus que suffisant de la réalité de ces horribles soupçons.

Amélie devina tout ce qui se passait dans cette chère âme en détresse, et prenant aussitôt une physionomie riante, elle dit gaiement :

— Vous y mettez aussi par trop de mauvaise volonté, mon adorable mère. Tout se réduit cependant à ceci : je vois mon bonheur où je le crois possible... c'est simple

jusqu'à la niaiserie. Pardonnez-moi cette impertinence, et ne vous mettez plus l'imagination à la torture.

— Ainsi, ton choix a réellement été déterminé par une préférence?

— Il est libre et réfléchi sans arrière-pensée.

— Et tu es heureuse, mon enfant ?

— J'en prends Dieu à témoin, ma mère!

— Ah! quel bien tu me fais, mon Amélie!

Et la baronne serra sa fille dans ses bras en fondant en larmes. Elle commençait à ne plus croire à un sacrifice.

— Je ne suis pas consolée, reprit-elle après quelques instants de silence, doucement employés en caresses réciproques, mais je me résigne et je consens à ce que tu désires... Que veux-tu que je fasse? Je suis prête à tout. As-tu un plan?

— A peu près, chère maman.

— Quel est-il?

— Que vous disiez tout simplement à M. de Villandry, à qui vous avez confié vos projets, qu'ils ne peuvent pas se réaliser, parce que nous n'avons l'un pour l'autre, mon cousin et moi, que l'affection d'un frère et d'une sœur. Je suis convaincue qu'alors il s'ouvrira franchement à vous de celle qu'il a pour moi.

— Mais comme ce sera prompt, mon Dieu!

— Quel inconvénient y voyez-vous ?

— Je ne sais trop... Et que dire à Conrad?

— Est-il donc nécessaire que vous lui disiez quelque chose, si, comme je le présume, vous avez été aussi réservée avec lui qu'avec moi au sujet de notre mariage?

— Je l'ai été un peu moins, sans m'avancer toutefois de manière à rendre ma position embarrassante.

— C'est tout ce qu'il faut. Au surplus, chère maman, Conrad étant mon meilleur ami, je puis très-bien, si vous m'y autorisez, lui avouer mon attachement pour M. de Villandry. Ce sera une marque d'amitié à laquelle il sera très-sensible, je n'en doute pas.

— Et s'il allait te dire qu'il t'aime ?

— C'est improbable jusqu'à l'impossible. Cependant, pour vous tranquilliser sur ce point, je vous propose de lui parler avant que vous ne parliez vous-même au marquis.

— Si tu fais cela, mon Amélie, ce sera un immense soulagement pour mon pauvre cœur. Je pourrai du moins affirmer à la comtesse de Falckenstein que je n'ai rien eu à me reprocher dans cette ruine de notre plus chère espérance.

— Elle ne vous accusera pas, ma bonne mère, et j'espère qu'elle continuera à m'aimer. Il est donc convenu que demain dans la matinée je ferai mes confidences à Conrad, et le soir vous pourrez causer avec M. de Villandry. Le mieux, croyez-moi, chère maman, est que nous sortions tous bientôt d'incertitude.

— Comme tu voudras, mon enfant... mais réfléchis encore.

— Sur quoi?

— Ce mari qui aura le double de ton âge.

— Il sera toujours assez jeune pour moi. Qui sait même s'il ne le sera pas trop? Il n'y a que cela qui m'inquiète. Je suis née vieille, ma mère, reconnaissez-le donc enfin. J'ai des idées arrêtées, des habitudes prises, des goûts sérieux... presque sévères : mon pauvre cousin aurait eu avec moi l'existence la plus triste.

— Tu ne le juges donc pas raisonnable?

— Il l'est tout autant qu'on le peut être à vingt ans; mais moi j'en ai soixante et dix. Il a besoin de trouver dans la compagne de sa vie de la grâce, de la gaieté, de l'imagination, de l'enthousiasme, de l'expansion dans les sentiments, du romanesque dans les idées; toutes choses que je n'ai pas, ma bonne mère, bien que vous ayez fait le possible et l'impossible pour me transmettre les meilleures. Je ne suis qu'une pédante de raison, ayant des qualités invisibles et des défauts qui sautent aux yeux. Il l'a bien compris.

— Je ne lui ferai pas l'injure de croire qu'il a une semblable opinion de toi, ma fille. Vous vous seriez mutuellement un peu changés, et vous auriez fini par être heureux.

— On commence par là, maman; mais on ne finit pas. Ne regrettons donc rien, je vous en supplie, et soyez satisfaite de l'explication loyale que nous venons d'avoir. Elle a mis une profonde paix dans mon cœur... Je n'en

serai pas moins à jamais reconnaissante de ce que vous avez voulu faire pour moi... Oui, mon cœur est en paix!

— Que dirai-je donc du mien, mon Amélie? s'écria la baronne en portant la main de sa fille à ses lèvres, comme pour lui témoigner qu'elle avait pour elle autant de respect que de tendresse. Que Dieu te couvre de sa bénédiction, ma pure et sainte enfant! reprit-elle en levant vers le ciel ses beaux yeux humides de larmes brûlantes.

— A demain, bonne mère; et merci de votre souhait, il sera exaucé.

— Encore un mot... Si après ta conversation avec Conrad il te restait un doute, un regret, un pressentiment, si vague qu'il fût, que tu t'es trompée, reviens à moi et remets ton sort entre mes mains. Celle qui donnerait sa vie pour toi, saura bien assurer ton bonheur.

— Je vous jure que je le ferai! Si mon cousin n'est pas dans des sentiments tout à fait analogues à ceux que j'ai pour lui, vous le saurez, ma mère, et j'accepte d'avance ce que vous déciderez de moi. Reposons donc en paix toutes deux, maman amie.

Et mademoiselle de Stolberg, qui s'était levée, présenta à la baronne son front, sur lequel rayonnait la douce sérénité des anges; puis elle regagna sa chambre, malgré les efforts de sa mère qui cherchait à la retenir encore.

Cornélie se souleva pour la suivre, mais elle retomba, immobile et comme frappée de stupeur, sur le canapé où sa fille l'avait laissée.

Ses yeux étaient fixes, ses lèvres tremblantes, ses sourcils contractés par l'effort de sa pensée ; on eût dit qu'elle essayait de se persuader que tout ce qui venait de se passer n'était pas un rêve ou en était un.

A quel résultat arriva-t-elle? Il serait peut-être téméraire d'avancer une opinion à cet égard; mais bientôt elle tomba à genoux, les bras tendus vers le ciel, et cette courte prière s'exhala péniblement de son sein, comme un cri d'angoisse à demi étouffé :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! rien ne me défend plus !

Sa tête s'inclina sur sa poitrine, et elle couvrit son visage de ses deux mains frémissantes et crispées.

Elle paraissait anéantie.

Quand elle sortit de son accablement, elle se mit à parcourir sa chambre à coucher et un petit salon contigu, du côté opposé aux pièces qui composaient l'appartement de sa fille, qu'elle ne voulait pas mettre dans le secret de son trouble.

Elle marchait à grands pas très-précipités, s'arrêtant parfois tout à coup, comme si elle voulait écouter sa pensée avec plus de calme, ou interroger sa raison avec plus de recueillement, et se sentant toujours moins tranquille après chacune de ces haltes au milieu de son agitation.

Elle ouvrit une fenêtre et s'accouda sur la balustrade d'un grand balcon de pierre qui donnait sur le jardin du palais.

L'atmosphère moins étouffante du dehors lui procura d'abord une sorte de bien-être physique qui la calma. Ses joues brûlantes se rafraîchirent; elle respira plus librement, et son cœur battit avec moins de violence dans sa poitrine dilatée. Mais ce soulagement cachait un péril auquel Cornélie ne sut pas se soustraire, parce qu'elle ne l'avait pas prévu. La beauté, tout à la fois mystérieuse et splendide de la nuit, le murmure des eaux, dont elle voyait briller les cascades et les nappes à la douce clarté de la lune, le frémissement amoureux du feuillage, l'air embaumé de senteurs enivrantes, le chant passionné des rossignols dispersés dans les massifs, plongèrent peu à peu son âme dans une sorte d'extase voluptueuse qu'elle n'avait jamais éprouvée. Elle prit cette molle langueur pour un repos bienfaisant, et elle s'y abandonna avec une imprudente sécurité qui lui parut la preuve la plus évidente de la fin de ses douloureuses agitations : elle venait seulement d'être tout à fait vaincue, et pour la première fois depuis quelques heures, elle se croyait assurée de la victoire.

Elle commença par penser à Amélie sans tristesse, et elle en vint bientôt à murmurer le nom de Conrad sans effroi.

Les rêves se succédaient toujours riants dans son imagination dont elle admirait la soudaine tranquillité. Elle voyait sa fille heureuse, et elle la remerciait tout bas de sa sagesse; elle se sentait assez convaincue à cet

égard pour ne point s'inquiéter de ce qu'elle aurait à écrire à madame de Falckensteln, si la journée du lendemain n'apportait aucune modification aux événements du jour ; elle n'acceptait ni ne rejetait l'amour de Conrad comme une certitude, mais elle ne le considérait point comme un danger inévitable, parce qu'elle se disait qu'on pourrait toujours recourir au moyen infaillible de l'absence pour y mettre un terme, s'il devenait plus tard d'une vivacité alarmante; enfin, il n'y avait pas jusqu'à la perspective très-lointaine et plus que vague d'un mariage possible entre le jeune comte et sa chère petite Léontine, qui ne fût pour son esprit rasséréné une cause de paix profonde et pour son cœur épanoui à force d'être soulagé, une espérance de bonheur durable : il semblait que son cerveau eût tout à coup et tout à fait perdu la faculté de concevoir une idée triste, et que son âme ne fût plus accessible qu'à la joie, ou du moins à la sécurité; touchant miracle de l'amour, que Cornélie prit naïvement pour un progrès de sa raison.

Besoin n'est de dire que le temps marcha avec une grande rapidité au milieu de ces douces préoccupations, et de bien d'autres encore que nous n'avons pas analysées, pressé que nous étions de poursuivre notre marche. Nous nous bornerons donc à apprendre à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices qui, elles, ne s'en étonneront pas, qu'il commençait à faire jour quand madame de Stolberg, avertie de sa longue distraction par

les mille rumeurs de la ville qui s'éveillait, regagna sa chambre et se mit au lit, où le calme dont elle se félicitait ne lui fit pas trouver le sommeil aussi vite qu'on pourrait le supposer au premier abord.

Il en résulta que, contre son habitude, elle dormait encore à une heure assez avancée de la matinée.

Ce fut Amélie qui, la première, entra chez elle pour connaître la cause de cet accès inaccoutumé de paresse.

Elle craignait que sa mère ne fût souffrante, et elle se demandait avec inquiétude comment il se faisait que, dans ce cas, elle n'eût pas encore sonné sa femme de chambre.

Le sourire que lui adressa la baronne en ouvrant les yeux la rassura complétement.

Non-seulement Cornélie n'était pas malade, mais sa fille remarqua qu'elle n'avait jamais été aussi belle, et elle le lui dit de la manière la plus délicatement aimable, en plaçant devant elle un miroir comme témoignage de sa sincérité.

Elles échangèrent ensuite quelques douces paroles de tendresse, un peu gênées dans leurs épanchements par la présence de Bertha, qui était entrée à la suite de sa jeune maîtresse. Cependant, celle-ci put faire comprendre à sa mère qu'elle n'avait pas perdu son temps, car dans une réponse à une question insignifiante, elle trouva le moyen d'amener tout naturellement le nom de son cousin. Il venait, raconta-t-elle, de lui annoncer, en faisant un tour de jardin avec elle, qu'il leur fausserait compagnie ce

jour-là pour le déjeuner, attendu qu'il était invité chez le prince Orsini, avec lequel il projetait depuis longtemps une longue promenade à cheval dans la campagne de Rome. Le marquis de Villandry devait être de la partie, ainsi que quelques autres personnes de la société qu'ils voyaient le plus habituellement.

Tout cela fut dit très-tranquillement, mais avec des nuances d'expression qui ne laissèrent aucun doute à la baronne sur la nature de l'accueil que Conrad avait fait à la confidence de sa cousine. Évidemment, Amélie était satisfaite du résultat de sa démarche.

Toutefois, Cornélie ne tarda pas à trouver un prétexte pour éloigner Bertha, et quand celle-ci fut sortie, elle attira sur son sein sa fille qui s'était assise au pied de son lit; puis elle lui demanda entre deux baisers si elle n'avait aucun sujet d'être mécontente.

— Mécontente, ma bonne mère ! je suis au contraire contente, très-contente même, et vous le serez aussi.

— Ah ! conte-moi tout !

— Ce matin, j'ai aperçu de ma fenêtre Conrad qui fumait son cigare sur la grande pelouse. Je suis alors descendue, et en me voyant, il est venu galamment me demander de mes nouvelles. Il était toujours mélancolique comme hier soir. J'ai pris son bras, et lorsque nous avons été à quelque distance de la maison, je lui ai dit que j'avais une confidence à lui faire. Il a serré ma main, m'a regardée avec affection et sympathie ; puis il

m'a promis en souriant qu'il serait discret. *Je vous invite à ma noce,* ai-je repris en souriant à mon tour. — *Quoi! vous vous mariez! — Oui. — Et quel est l'heureux mortel que vous allez me donner pour cousin? Je vous préviens que je serai très-difficile pour votre choix, car je ne connais qu'un homme qui soit digne de vous.* Il avait l'air très-ému en me parlant. — *C'est monsieur de Villandry!* ai-je répondu, un peu émue moi-même. — *Et votre mère y consent?* s'est-il écrié avec l'accent de la joie. — *Avec un peu de peine ; mais enfin j'ai sa parole. — C'est justement le mari que j'avais rêvé pour vous, chère Amélie, et je suis bien heureux.* Nous avons marché ensuite, pendant quelques instants, sans échanger une parole ; et je commençais à m'étonner un peu de son silence, lorsque tout à coup il s'est arrêté, a quitté mon bras pour se placer en face de moi ; et, ses yeux fixés sur les miens, il m'a dit : *Et vous, ma cousine, serez-vous heureuse? Vous savez à quel point votre bonheur est nécessaire à votre mère? — Il ne lui laissera rien à désirer ; et si elle avait quelque souci à cet égard à présent, rassurez-la : vous connaissez si bien M. de Villandry.* Il a saisi vivement mes deux mains, les a pressées avec force dans les siennes, et j'ai cru voir alors une larme briller un instant à l'angle de sa paupière et se perdre dans ses longs cils.

— Une larme, Amélie! je te disais bien !

— Rassurez-vous, ma mère bien-aimée : c'était une larme de reconnaissance et d'affection.

— De reconnaissance, ma fille !

— Oui, chère maman, car aussitôt il a repris : *Ma cousine, je suis bien touché et bien fier de votre confiance ; et comme vous êtes une de ces personnes à qui l'on peut tout dire, j'ajouterai que j'aurais disputé votre cœur à celui qui l'a obtenu, si je n'avais découvert depuis longtemps que le ciel m'a refusé les qualités que vous appréciez le plus.* J'ai répliqué en riant que j'avais fais une découverte à peu près semblable sur moi-même et que pour être un peu modestes peut-être tous les deux, nous n'en étions pas moins très-sages. Il s'est mis à rire aussi, et nous sommes rentrés joyeux, comme lorsque nous courions il y a dix ans dans le parc de Falckenstein. C'est très-bien ce qu'il a fait pour moi, ma mère, convenez-en... Je vous ai dit toute la vérité.

— Mais cette larme, Amélie ?

— Il n'y a pas deux manières de l'interpréter, chère maman. Conrad souffrait comme moi de notre position fausse vis-à-vis l'un de l'autre, et il m'a su franchement gré d'y mettre un terme; ce qu'il ne pouvait faire, lui, faute d'une raison aussi bonne que la mienne. Tout à l'heure, avant son départ, nous nous sommes encore rencontrés dans la galerie, et là il m'a dit qu'il serait obligé de se raisonner pour ne pas sauter au cou de M. de Villandry en le revoyant, tant il était sûr qu'il me rendrait heureuse. Êtes-vous convaincue maintenant ?

— Le juges-tu donc incapable d'un sacrifice?

— Non, ma bonne mère; mais s'il m'en eût fait un, comme vous paraissez le supposer contre toute probabilité, mon cœur qui veillait m'aurait avertie, et comme il n'a rien vu, rien deviné, il est calme. Que le vôtre le soit aussi, je vous le demande en grâce!

— Je parlerai donc ce soir à M. de Villandry, mon Amélie. Tu as tenu ta parole, je tiendrai la mienne.

— Et soyez gaie, comme vous l'étiez il n'y a qu'un moment, quand je suis entrée dans votre chambre.

— J'étais encore à moitié endormie... tu sais le refrain de la vieille ballade que chante toujours ta nourrice: *Sommeil est joie, et réveil souci.* Enfin, si je vous vois tous contents dans quelques jours, je ne serai pas un trouble-fête, tout en regrettant toujours en secret...

— Oh! ne regrettez rien! Dieu nous a visiblement protégés dans tout ceci. Qu'aviez-vous promis à madame de Falckenstein?

— De veiller sur le bonheur de son fils autant que sur le tien.

— Eh bien! ma mère, quand vous la reverrez, vous pourrez lui dire que vous avez été fidèle à votre promesse.

— J'en aurais été plus sûre si tu t'étais chargée de la tenir... Mais j'y pense! Si M. de Villandry allait s'imaginer aussi qu'il n'est pas capable de te rendre heureuse?

— Je ne vous défends pas de le rassurer.

— Encore, faudrait-il qu'il m'en fournît l'occasion.

— Il n'aura garde d'y manquer, ma bonne mère, répondit Amélie en souriant avec une douce confiance.

— Désires-tu que votre mariage soit prochain?

— Ce sera à vous d'en décider. Je n'ai sur ce point aucune volonté, et si une épreuve de quelques mois vous semble nécessaire pour vous assurer de la fermeté de ma résolution, je m'y soumettrai volontiers. La tranquillité de votre esprit avant tout.

Un nuage d'inquiétude passa sur le front de madame de Stolberg; mais elle interrogea la physionomie de sa fille, et en n'y voyant que de la sérénité, elle serra avec ivresse contre son sein cette noble et courageuse enfant.

—

CHAPITRE III.

Conrad ne fut de retour de son excursion à cheva avec le prince Orsini que peu de temps avant l'heure du dîner, et alors que la baronne et Amélie avaient déjà quitté les grands appartements du rez-de-chaussée pour se retirer chez elles, ce qu'elles faisaient tous les jours vers la fin de l'après-midi.

Monsieur de Villandry, dont le couvert était mis de fondation au palais, accompagnait le jeune comte, et tous deux paraissaient enchantés de leur longue course à travers la campagne de Rome, que le premier revoyait

toujours avec plaisir, et que le second ne connaissait encore que pour l'avoir admirée en passant, du fond de sa voiture de voyage, ou de loin, du haut des différentes terrasses de son habitation, ou de celles des grands seigneurs romains avec lesquels il était entré en relation depuis son arrivée.

Les deux amis causaient de tout ce qu'ils avaient rencontré de curieux sur leur chemin, avec ce vif intérêt des hommes intelligents et enthousiastes, lorsque mesdames de Stolberg vinrent les joindre dans la petite galerie de tableaux.

Le premier regard que Cornélie jeta sur Conrad suffit pour la convaincre de la sûreté des impressions que sa fille avait reçues pendant sa conversation de la matinée avec son cousin. Bien que celui-ci cherchât à se contenir avec une délicatesse héroïque, il était évident que la joie débordait de son âme.

Son front, ses yeux, son sourire étincelaient, et il n'y avait pas jusqu'à la manière dont le souffle de la vie s'exhalait de sa poitrine qui ne trahît l'ivresse qui s'était emparée de tout son être depuis quelques heures.

— Nous avons fait une promenade délicieuse, enivrante! se hâta-t-il de dire, comme s'il sentait la nécessité de donner une explication quelconque de l'épanouissement extraordinaire de sa physionomie. Il faudra absolument que nous la recommencions un de ces matins avec vous, mesdames, reprit-il après avoir baisé la main

de la baronne à l'allemande, et serré celle d'Amélie à l'anglaise.

Et il se mit à raconter avec une poésie entraînante, à force d'être passionnée, les divers incidents de leur cavalcade aux alentours de la ville éternelle.

Jamais il n'avait été aussi éloquent : il semblait qu'il fût toujours en présence des merveilles qui avaient exalté son imagination jusqu'au délire de l'enthousiasme.

Il parlait encore quand on vint annoncer que le dîner était servi, et lorsqu'on fut à table, il s'empressa de reprendre son récit où il l'avait laissé.

Et toujours il répétait :

— Ma chère baronne, ma belle cousine, promettez-moi que nous reverrons tout cela avec vous!

Lorsque les convives quittèrent la salle à manger, ils se réunirent de nouveau sous un berceau de chèvrefeuille et de jasmin en pleine fleur, afin de jouir des charmes de la soirée qui était d'une beauté merveilleuse ce jour-là.

Après une demi-heure de conversation, dont Conrad continua de faire tous les frais à lui seul, madame de Stolberg se leva, prit le bras du marquis, qui parut un peu étonné de voir que les deux jeunes gens ne se disposaient pas à les suivre, et ils se dirigèrent lentement vers une longue allée de charmille, pour laquelle Cornélie avait une prédilection marquée.

Quand ils furent à une certaine distance, le jeune

comte se pencha vers sa cousine, et lui dit d'un ton confidentiel, en souriant avec une affectueuse finesse.

— Qui croirait, à vous voir aussi calme, que c'est votre bonheur que l'on va discuter?

— Mais j'espère bien qu'on ne le discutera pas, mon cher cousin, répondit gracieusement Amélie.

— J'ai voulu dire qu'on le déciderait, ce qui n'en est que plus émouvant encore; et tenez, moi qui vous parle, bien que je ne sois intéressé à tout ceci que par mon affection pour vous, qui est grande à la vérité, je sens battre mon cœur avec plus de violence que de coutume, à la pensée de ce qui se passe en ce moment.

— Le mien est très-tranquille, je vous jure.

— C'est justement ce qui m'étonne.

— Vous êtes peut-être inquiet du sort de M. de Villandry... ce ne serait pas galant, et je ne vous reconnaîtrais pas là.

— Je mérite cette injure, chère Amélie, ou du moins je vous ai donné le droit de me l'adresser; cependant je ne l'accepte pas, car je suis profondément convaincu que la destinée du marquis sera des plus heureuses.

— Quoi! vous avez pris au sérieux cette méchante plaisanterie, Conrad!

— Que voulez-vous? rien ne rend susceptible et gauche comme une mauvaise conscience.

— Que la vôtre soit en paix, mon cher cousin; c'est la mienne qui vous y invite... et maintenant rendez-moi

le service de ne plus revenir sur ce sujet qui me semble épuisé. Vous m'en avez dit assez pour rassurer, ce matin, mon amour-propre s'il eût été alarmé; ce que vous ajouteriez ce soir ne serait plus qu'une flatterie banale qui me ferait suspecter votre franchise, pour laquelle j'ai pris une estime dont vous devez être satisfait.

— Vous ai-je persuadée du moins?

— S'il me restait des doutes, je vous laisserais parler au lieu de vous interrompre.

— Je vous obéirai, Amélie... Tendez-moi donc votre chère main, et promettez à votre compagnon d'enfance d'être toujours une sincère amie pour lui.

— Cette promesse, je me l'étais déjà faite à moi-même, mais c'est de bon cœur que je la renouvelle en votre présence. Oui, je serai votre amie, Conrad; et pour ce qui est de la sincérité, vous savez de quoi je suis capable en ce genre. Le jour où j'en manquerais pour vous, c'est que je vous aurais retiré mon amitié.

— Je la mériterai toujours!

— J'y compte, et c'est une douce satisfaction pour moi.

A partir de ce moment ils n'échangèrent plus que des paroles insignifiantes, et ils gardèrent tout à fait le silence quand ils virent madame de Stolberg et le marquis revenir à eux, en marchant avec la gravité que la circonstance exigeait.

— Ma fille, dit la première en les abordant, un ancien

ami de ton pauvre père qui est aussi le nôtre, vient de me demander ta main... Que veux-tu que je lui réponde?

— Que je la lui accorde avec confiance, si vous y consentez, ma mère, repartit Amélie en se levant avec une majestueuse lenteur.

— J'ai déjà consenti, mon enfant.

— La voilà donc cette main, monsieur de Villandry, reprit la jeune fille d'une voix ferme, et en relevant la tête avec un mouvement de douce fierté, je le répète encore: c'est avec confiance que je la mets dans la vôtre, et aussi avec affection.

— Ah! mademoiselle, que je suis heureux! Laissez-moi vous dire enfin qu'il y a longtemps que je vous aime!

— Je le savais, et jamais je n'oublierai avec quelle noble délicatesse vous m'avez caché vos sentiments.

— Je ne pouvais croire à un aussi immense bonheur!

— Vous étiez trop modeste... Ma mère, je vous remercie de toute mon âme! Bénissez-moi!

Et Amélie s'inclina devant la baronne, qui la prit dans ses bras et la pressa contre son cœur en sanglotant.

Quant à M. de Villandry, il sauta au cou de Conrad avec la vivacité d'un jeune homme. Il était radieux.

Mademoiselle de Stolberg était la femme rêvée par lui depuis les belles années de sa jeunesse, et en la rencontrant vers le milieu de sa carrière, il avait toujours repoussé de son esprit la possibilité d'obtenir un pareil trésor. La poignante perspective d'un amour malheureux se

transformait donc tout à coup en la douce certitude d'un bonheur sans nuage.

Il se doutait depuis longtemps qu'Amélie n'avait que de l'amitié pour le comte de Falckenstein ; mais c'était justement pour cela qu'il avait courageusement et obstinément fermé son cœur à l'espoir d'inspirer jamais un sentiment plus tendre à une jeune fille qui était évidemment très-difficile, puisqu'elle n'avait été que fort raisonnablement touchée des avantages de tous genres de son séduisant cousin, que le marquis regardait avec raison comme l'idéal le plus parfait du gentilhomme accompli.

Avec Amélie les scènes d'épanchement n'étaient jamais longues. Elle retourna à sa place, après avoir tendu une seconde fois, avec une dignité affectueuse, sa main à son fiancé, encore éperdu de son bonheur; on se groupa autour d'elle, et il y eut un moment de silence solennel que la portée de cet incident doit rendre parfaitement explicable pour le lecteur.

Ce qui arriva ensuite n'exige pas de bien longues explications pour être clairement compris.

On ne parla que du mariage qui venait d'être décidé avec tant de promptitude.

Il fut convenu qu'il serait célébré sans pompe et à Rome vers la fin du mois suivant, c'est-à-dire dans cinq ou six semaines environ.

Ce délai était rigoureusement nécessaire pour faire arriver de France et d'Allemagne les papiers dont on avait besoin.

Conrad, qui n'avait pas été étranger à l'adoption de ces mesures d'une exécution si prochaine, était d'avis qu'on en fît, dès le lendemain, la confidence à quelques personnes de l'intimité de madame de Stolberg. Mais Amélie, cette fois, combattit cette opinion avec une vivacité qu'elle n'avait pas montrée jusqu'alors, donnant pour raison qu'étant condamnée d'avance, suivant l'usage, à vivre dans la retraite la plus absolue à partir de l'époque où l'événement aurait reçu une certaine publicité, elle voulait, avant de disparaître du monde pour quelques semaines, assister à la fête à laquelle ils étaient tous invités par le duc de Torlonia, et qui devait avoir lieu dans sa magnifique *villa* de la *Porta-Pia*, le surlendemain : ce n'était qu'un retard de quarante-huit heures.

— Ce sera, je m'y engage, dit-elle gaiement, ma dernière fantaisie de jeune fille; et j'espère que personne n'aura la cruauté de s'opposer à ce que je la satisfasse. Très-décidée à devenir une personne grave quand je serai mariée, je veux danser encore une fois.

M. de Villandry sentit tout ce que ces paroles avaient de délicat pour un futur de son âge, et il se rangea galamment du parti de sa gracieuse fiancée.

En conséquence on tomba d'accord que toute confidence *aux intimes* serait ajournée à l'autre semaine; mais on n'était pas tenu à la même réserve avec les amis éloignés.

Le jour suivant, la baronne, contre son habitude, resta toute la matinée dans son appartement, et elle ne descendit dans la galerie que lorsqu'on avait déjà annoncé que le dîner était servi.

En s'excusant de n'avoir pas paru plustôt, elle annonça qu'elle avait écrit longuement à son amie la comtesse de Falckenstein, pour lui faire part du mariage de sa fille, et la charger de l'apprendre à la chère petite Léontine. Cette communication, qui s'en allait à trois cents lieues, ne contrevenait pas aux dispositions arrêtées la veille, et tout le monde l'approuva, même Conrad, bien que sa physionomie eût trahi un certain trouble intérieur au moment où Cornélie avait expliqué l'emploi de son temps depuis le matin.

Cette inquiétude était réelle; aussi, le soir, pendant qu'Amélie et M. de Villandry, usant du privilége de leur position de fiancés, se promenaient en causant sur la pelouse, en vue d'une des fenêtres de la galerie, près de laquelle étaient assis en face l'un de l'autre la baronne et le jeune comte, celui-ci dit à voix basse :

— Ce que vous avez fait ce matin, je l'avais fait cette nuit : j'ai aussi écrit longuement à ma mère.

— Ah! j'en suis bien aise! mais j'étais sûre que vous ne manqueriez pas à ce devoir.

— Ma lettre n'est pas encore partie... désirez-vous la connaître, chère Cornélie? Je l'ai là.

— Il ne fait plus assez clair pour lire, mon ami.

— Vous l'emporterez chez vous, et ce soir...

— Non, Conrad; les secrets qu'un fils peut dire à sa mère ne doivent être connus que d'elle seule.

— Mais vous êtes son amie et la mienne, et si je vous eusse fait une semblable demande il y a quelques jours, je suis bien convaincu que vous ne l'auriez pas repoussée.

— C'est vrai ; mais alors je croyais avoir des droits à une petite part dans votre affection filiale, et aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

— Vous en avez mille fois plus, Cornélie, murmura Conrad d'une voix étouffée en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Il n'y a rien pour moi au-dessus de ce sentiment, et je ne reconnais qu'à lui le privilége de la confiance réciproque sur certains sujets.

Bien que la baronne eût prononcé ces paroles avec un ton de fermeté qui était presque sévère, on voyait qu'elle souffrait intérieurement d'être obligée d'avoir recours à ce moyen.

— Comme vous êtes rude pour moi, chère Cornélie!

— Je n'ai pas eu l'intention de l'être, mon ami; mais je devais tôt ou tard vous faire comprendre le changement qui s'est opéré dans notre situation réciproque, et puisque vous m'en avez fourni une occasion toute naturelle, j'en crû de mon devoir de ne pas hésiter davantage... Le même abandon ne peut plus exister désormais entre nous; dites-vous bien cela, Conrad, et soyez assez juste pour ne pas m'en vouloir.

— Mais cette lettre à ma mère ne contient, je vous le jure, rien que vous ne sachiez déjà.

— Alors à quoi bon me la montrer? ne serait-il pas plus généreux à vous de m'épargner des regrets inutiles? Je n'en ai déjà que trop d'avoir aussi cruellement trompé, sans le vouloir, les espérances de ma meilleure amie : comment ne le sentez-vous pas?

— Ce que je lui mande sera une consolation pour elle, chère Cornélie... une joie même, peut-être.

— Si cela est, tenez pour certain qu'elle ne manquera pas de m'en faire part, et d'elle à moi cette confidence sera plus naturelle... Mais, puisque vous avez prononcé le mot de consolation pour votre pauvre mère, ne songez-vous pas à lui en donner bientôt une autre plus efficace qu'une lettre, car celle-là, quoi que vous en disiez, sera bien insuffisante?

— Et laquelle faudra-t-il que je lui donne? demanda Conrad avec une émotion visible.

— Celle de votre présence, mon ami... Est-il possible que votre cœur qui est si bon ne vous ait pas encore inspiré cette pensée?

— Si elle me fût venue, Cornélie, je l'eusse repoussée comme un outrage à la tendresse que mon excellente mère a pour moi. Vous avez donc oublié qu'elle tient à mon bonheur par-dessus tout ?

— Il y a une chose à laquelle elle tient plus encore, Conrad; c'est que vous vous conduisiez toujours avec la

délicatesse d'un homme d'honneur sévèrement scrupuleux.

— Et qu'a cela de commun avec mon retour auprès d'elle?

— Que ce retour sera la conséquence de votre départ d'ici... Cela vous paraît-il assez clair ? Vous m'auriez obligée en me devinant plus vite, et même en me dispensant d'aborder ce pénible sujet.

— Ainsi vous exigez que je m'éloigne de vous, Cornélie? Vous voyez que j'entre franchement dans la question.

— Je ne me reconnais pas le droit de vous imposer mes volontés, mon ami; mais la vieille affection qui nous unit, mon âge et mes devoirs de mère me donnent celui de vous parler le langage de la raison. Or, cette raison, chose maussade et tyrannique, je ne fais nulle difficulté d'en convenir, mais fort respectable en elle-même, trouve qu'il est convenable que vous ne tardiez pas trop longtemps à nous quitter... comme par exemple aussitôt après le mariage de votre cousine... Peut-être même serait-il bien à vous de faire d'ici là une petite excursion à Naples que vous ne connaissez pas encore, ou à Florence que vous désirez revoir! Enfin, que voulez-vous? la vérité est qu'il n'y a plus de prétexte à notre vie commune, d'où il résulte qu'elle cesse d'être régulière, vous devez le comprendre... Ce n'est pas moi qui suis cause de ce changement, Conrad : en êtes-vous du moins bien convaincu?

— Oui, Cornélie; mais je ne suis pas le seul coupable.

— Je pourrais peut-être vous prouver le contraire, répondit avec douceur madame de Stolberg.

— Eh bien! faites-le.

— A quoi cela servirait-il? Tout est consommé sans retour, et il ne nous reste plus qu'à jeter un voile sur ce douloureux passé qui n'est plus qu'un regret impuissant.

— Quoi! Vous voulez oublier ce temps d'une intimité si douce, chère Cornélie!

— Je le veux et je le dois, Conrad... Je n'ai été que trop faible et trop aveugle jusqu'à ce jour; et quand je pense que j'aurais pu compromettre le repos de mon enfant, je me sens prise d'une invincible horreur pour moi-même! Ne parlons plus de tout cela, je vous le demande en grâce.

— Il n'en sera jamais question entre nous, j'en prends Dieu à témoin, si vous me permettez de ne pas m'éloigner encore.

— Je n'ai rien à vous permettre et rien à vous défendre, mais je peux vous laisser ou vous retirer mon estime; c'est à vous de voir lequel des deux vous préférez.

— Vous savez bien quel sera mon choix, chère Cornélie.

— Il fut un temps où je l'aurais su... aujourd'hui

mon pauvre esprit flotte incertain devant la coupable indécision d'un homme qui n'est plus le loyal et délicat Conrad que j'ai connu autrefois.

— Pouvez-vous bien me parler avec cette dureté! Vous ne me regardez donc plus comme votre ami?

— C'est justement parce que vous l'êtes encore et que vous ne sauriez plus être que cela désormais, qu'il est indispensable que nous nous séparions le plus promptement possible. Le monde, Conrad, nous impose certaines convenances qu'il ne faut jamais enfreindre, et il aurait le droit de se montrer sévère pour moi, pour nous tous, si vous continuiez, vous, jeune homme de vingt ans à peine, à vivre dans l'intimité de ma fille, dont le mari en aura bientôt quarante-cinq. Respectez ceux que vous aimez... C'est la plus grande et la meilleure preuve d'affection que vous puissiez leur donner.

— C'est Amélie qui vous a inspiré cette résolution cruelle de me bannir de votre présence!

— Ne la calomniez pas! Elle est bien trop pure pour deviner ce qu'une triste expérience m'a appris... Quand elle saura votre départ elle s'en étonnera.

— Mais que vais-je devenir?

— Ce que vous étiez l'année dernière avant ce fatal voyage qui a trompé toutes mes espérances : la joie et l'orgueil d'une mère, la plus sainte des femmes, qui mérite toute votre tendresse.

— De quoi serait-elle joyeuse et fière maintenant? Je

ne rapporterai que douleur et abattement dans son intérieur.

— Elle vous consolera et vous relèvera. Vous êtes tout pour elle, Conrad; qu'elle soit aussi tout pour vous, jusqu'au jour où ayant partagé votre cœur, vous lui demanderez de partager aussi le sien pour en donner la moitié à la compagne que vous aurez choisie... Cette destinée n'a rien de bien effrayant, ce me semble.

— Je la trouve horrible, moi, comprise comme vous la comprenez! Ah! du moins ne me raillez pas!

— Vous railler, Conrad! vous ne me connaissez donc plus! Hélas! j'avais déjà cru m'en apercevoir... maintenant c'est une certitude.

— Pardon, chère Cornélie! mais je suis si profondément malheureux.. et quand je vois que vous ne me plaignez pas, malgré moi je deviens injuste.

— Franchement, de quoi voulez-vous que je vous plaigne? Le bonheur s'est offert à vous, vous n'aviez qu'à tendre la main pour le saisir : vous avez détourné la tête.

— Ce n'est pas celui que j'avais rêvé qui s'est offert à moi !

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous croire... Mais reprenez courage, mon ami. Au bel âge où vous êtes, l'âme se relève promptement, et elle est presque toujours plus forte après avoir été passagèrement abattue, parce qu'elle sent que si le présent lui échappe, l'avenir lui appartient.

— L'avenir ! Il n'y en a plus pour moi.

— Vous parlez comme un enfant, mon pauvre Conrad.

— Encore ce mot cruel : un enfant ! Si vous saviez quel mal il me fait, prononcé par vous !

— Je me rappelle un temps où il vous semblait bien doux quand je l'employais. Si je me servais d'un autre, c'est que j'avais à vous punir.

— Et maintenant c'est peut-être pour me punir aussi que vous me le donnez.

— Ce serait m'associer à vos coupables erreurs que d'agir ainsi. Jugez-moi donc plus favorablement.

— Cornélie ! chère Cornélie, ayez pitié de ce que je souffre! je vous...

Madame de Stolberg arrêta Conrad par un geste à la fois impérieux et suppliant, et se levant avec précipitation, elle se pencha en dehors de la fenêtre pour dire à sa fille, heureusement peu éloignée en ce moment, qu'il y avait plus d'humidité que de coutume dans l'air du soir, et qu'elle l'engageait à rentrer.

Puis elle sortit pour aller à sa rencontre, et chemin faisant elle ôta son châle, qu'elle jeta sur les épaules d'Amélie en la rejoignant au milieu de la pelouse.

Quand ils revinrent quelques instants après, Conrad avait quitté la galerie, et il ne reparut pas de la soirée.

C'était la première fois que semblable chose arrivait depuis leur départ d'Allemagne.

Madame de Stolberg ne se dissimula pas la gravité de tout ce qui s'était passé, et quand elle fut retirée chez elle, elle ajouta à sa lettre à madame de Falckenstein, qui n'était pas fermée, un *post-scriptum* très-pressant pour l'engager à rappeler son fils auprès d'elle dans le plus bref délai. Elle ne lui disait pas toute la vérité, mais elle la faisait suffisamment entrevoir pour alarmer le cœur d'une mère éclairée, et mettre, dans tous les cas, sa propre loyauté à l'abri d'une suspicion qui eût été pour elle la plus poignante de toutes les douleurs. Décidée à soutenir une lutte difficile, elle sentait qu'elle ne serait assez forte qu'autant qu'on la croirait irréprochable sur tous les points.

Le lendemain, les splendides salons de la *villa* du duc de Torlonia réunissaient l'élite de la bonne compagnie romaine, à laquelle s'étaient joints tous les étrangers de distinction qui habitaient Rome à cette époque. La foule, déjà nombreuse de bonne heure, augmentait de minute en minute, et en attendant que le bal commençât, les groupes se formaient sur divers points, et la vivacité des conversations suffisait pour animer la fête, qui ne pouvait plus tarder beaucoup à être dans tout son éclat. Il y avait longtemps qu'on en parlait comme d'une merveille impatiemment désirée, et le duc millionnaire avait si bien fait les choses, que la curiosité des plus difficiles ne devait pas être trompée.

Comme d'habitude, M. de Villandry et le comte de

Falckenstein avaient devancé la baronne et Amélie. Ils étaient même arrivés depuis quelques instants.

Pour ne pas donner aux deux dames la peine de les chercher quand elles arriveraient à leur tour, ils se tenaient dans un premier salon, auquel aboutissait le péristyle de la *villa* du côté du jardin, qui était illuminé à la vénitienne, avec une magnificence sans pareille et un goût exquis, ce goût romain qui est presque du génie, bien qu'il ne soit souvent que de la grâce.

Appuyés l'un à côté de l'autre contre deux colonnes jumelles en porphyre, le marquis et Conrad causaient amicalement, sans détourner leurs regards de la porte à l'entrée de laquelle se pressaient les flots des invités qui se succédaient sans interruption.

— Cette fête sera vraiment admirable, disait le premier; si elle ne vous déride pas, mon cher comte, j'aurai plus que jamais le droit de vous répéter que je ne vous reconnais plus.

— Ce qui ne charme que les yeux est bien peu de chose quand l'âme est vraiment triste, répondit Conrad; c'est justement le langage que vous m'avez tenu, il y a quelques jours, dans une circonstance à peu près semblable.

— C'est si différent de souffrir à mon âge ou au vôtre.

— Vous avez raison : au mien on souffre plus longtemps.

— Erreur, mon ami : on pense que cela vaut la peine

de se consoler, et on se console, toujours sans le vouloir, quelquefois sans le savoir ; mais un beau matin on se trouve gai, et on en prend son parti.

— Je n'en suis pas encore là.

— Je ne m'en aperçois que trop... Enfin vous avez du moins cela de bon que chez vous la mélancolie est aimable... Mais je vois que cette conversation vous attriste encore, et pour en changer, je vous demanderai comment s'est terminé le débat de notre amie madame de Stolberg et de ma charmante fiancée.

— Ne le savez-vous pas ?

— Non. Rien n'était encore décidé, vous devez vous en souvenir, quand j'ai quitté la table au dessert pour venir en toute hâte m'habiller chez moi.

— Eh bien ! je vous apprends que la baronne a fini par céder, et même avec assez de bonne grâce.

— Ah ! j'en suis enchanté !

— Calmez vous. Il peut-très bien se faire que sa condescendance au désir de sa fille soit à peu près inutile, parce qu'elle n'avait de préparé pour ce soir que la toilette de grand'mère que nous avions tous impitoyablement condamnée à ne pas paraître à la clarté des bougies du bal Torlonia. Enfin, ma cousine a appelé Bertha, et elles ont eu ensemble une longue conférence fort mystérieuse qui durait encore quand je suis remonté dans mon appartement. Tout cela me fait craindre que ces dames n'arrivent un peu tard et qu'elles ne trouvent plus

à se bien placer. Je le regretterais vivement pour elles; surtout pour Amélie qui se faisait une joie d'enfant d'assister à cette fête.

— Comment vous expliquez-vous, mon cher comte, reprit M. de Villandry après quelques secondes de silence, l'obstination que met madame de Stolberg à dissimuler sa beauté ?

— Mais je ne trouve pas qu'elle la dissimule.

— Je vous accorde qu'elle n'y réussit pas, mais convenez, mon ami, que jamais coquette effrénée et incorrigible ne se donna autant de peine pour rehausser ses charmes qu'elle en prend pour éclipser les siens... c'est au point que je me demande quelquefois si elle n'a pas découvert que cette indifférence est une séduction de plus : cela ne lui ressemblerait guère cependant.

— Aussi soyez bien sûr, marquis, qu'il n'y a de sa part aucun calcul En ce qui touche le fait lui-même, s'il existe réellement, je crois qu'on ne peut l'expliquer que d'une manière, dans l'esprit de la personne qu'il concerne : la baronne ne tient plus à plaire.

— C'est bien aussi la pensée qui se présente à mon esprit le plus souvent, quand cette singularité me frappe, comme elle m'a frappé aujourd'hui, par exemple; mais c'est si peu naturel.

— Vous oubliez, mon cher Villandry, que votre belle fiancée Amélie est justement comme cela. Je le lui ai assez souvent reproché depuis que nous nous connaissons.

— A son âge c'est moins extraordinaire... et puis maintenant elle se sent aimée, ce qui, ne vous en déplaise, mon cher, établit tout de suite une notable différence.

— Qui disparaît, remarquez-le bien, si sa mère ne veut plus qu'on l'aime, car alors c'est absolument la même chose, répondit mélancoliquement Conrad.

— Tout cela, mon jeune ami, ne me donne pas la clef du mystère. Enfin nous verrons ce soir ce que notre amie fera de sa beauté, si on est parvenu à obtenir d'elle qu'elle lui permettrait de briller de tout son éclat. Je sais qu'elle compte ici de nombreux admirateurs de ses charmes, dont l'enthousiasme ne connaîtra plus de bornes si le soleil sort un peu de son nuage.

— Ah ! oui, ce vieux prince Palestrino, avec sa figure de satyre qui a mis du rouge, il va bien ennuyer la baronne de ses grossières fadeurs. Voyez, il est déjà à son poste pour l'attendre ; s'il s'empare une fois de son bras, il y en aura pour toute la nuit.

— Mettez-vous à la traverse de son dessein en le devançant.

— Je n'ai aucun droit pour cela, mon cher marquis. Ce serait plutôt à vous, en votre qualité de futur gendre...

— Si cette qualité ne me donnait pas d'autres obligations à remplir, interrompit M. de Villandry. Allons, mon cher Conrad, rapprochons-nous de cette porte, et quand ces dames paraîtront, élancez-vous, et...

— Je n'oserai jamais.

— Vous n'oserez jamais, cher comte! Ah çà! que se passe-t-il donc entre elle et vous? Ah! les voilà! elles nous cherchent déjà du regard... Hâtons-nous, mon ami! voilà le Palestrino qui s'ébranle!

Et ils se précipitèrent à la rencontre de mesdames de Stolberg qui entraient effectivement, introduites par le vieux fat, arrivé le premier, et dont la baronne n'avait pas cru devoir refuser le bras, bien que le personnage lui fût quelquefois insupportable par sa galanterie toujours de mauvais goût et souvent de mauvais ton.

L'apparition des deux nobles Allemandes dans la grande galerie du bal, vers laquelle elles se dirigèrent aussitôt, causa une rumeur dont la signification n'était pas équivoque, même pour elles, si modestes qu'elles pussent être. Les hommes s'entassaient sur leur passage et se haussaient sur la pointe des pieds pour les mieux voir; les femmes se soulevaient à demi sur leurs banquettes de velours cramoisi à crépines d'or, en se parlant à l'oreille les unes des autres avec une vivacité toute bienveillante, encore qu'il y eût un éclair d'envie dans le regard de certaines d'entre elles; enfin de toutes parts on entendait circuler ces éloges flatteurs et pourtant mérités : *Qu'elles sont belles! qu'elles sont élégantes! Qui croirait qu'il y a là une mère et sa fille? On dirait deux sœurs.* Nous supprimons les exagérations italiennes, empruntées pour la plupart à la mythologie dont nous

faisons peu de cas : nous en demandons humblement pardon aux partisans de Diane, de Cérès, de Junon, voire même de Vénus et autres divinités auxquelles on compara tour à tour la charmante baronne et Amélie.

La première, tout en cédant aux instances de sa fille et de ses amis, qui l'avaient suppliée de consentir à se montrer telle qu'elle était, avait su concilier son désir de leur être agréable avec la ferme résolution, prise par elle depuis un certain temps, de s'habiller désormais comme une femme de son âge. Elle avait donc renoncé à la robe de pou-de-soie gris-perle et au bonnet de blonde garni de lilas et de pensées, toilette préparée pour ce jour-là ; mais, malgré les sollicitations d'Amélie et de Bertha, elle s'était obstinée à être entièrement vêtue de blanc, avec une guirlande de lierre naturel, posée sur sa riche chevelure noire, simplement tordue derrière sa tête et lissée en bandeaux sévères sur son front. Ainsi mise, elle avait tempéré, sans la détruire, la merveilleuse conservation de ses charmes, en lui donnant un air de gravité maternelle qui semblait dire modestement au public : *Ne vous y trompez pas : si je parais encore jeune, je ne le suis plus.*

Mais, comme l'avait très-finement fait observer M. de Villandry lors de la discussion qui s'était établie sur ce sujet pendant le dîner, *Ne dit point qui veut : Je me défends d'être belle.*

Conrad, perdu dans la foule attachée sur les pas des

deux reines de la fête, écoutait avec ravissement les paroles que nous avons citées plus haut et qui répondaient si bien aux sentiments secrets de son cœur. Une seule admiration l'aurait peut-être rendu jaloux; mais ce concert de louanges l'enivrait délicieusement, et peu à peu il sentait s'évanouir la sombre mélancolie dans laquelle il était plongé depuis la veille. Recueilli dans son émotion, et silencieux quand tout le monde s'enthousiasmait bruyamment autour de lui, il jouissait avec un mystérieux orgueil de ce triomphe dont la plus large part revenait évidemment à la femme pour laquelle il éprouvait une de ces passions profondes et violentes que rien ne peut maîtriser et qui s'alimentent de tout. Il se disait, en songeant surtout à sa mère, à qui il avait écrit la veille pour lui ouvrir complétement son âme: *Quand il n'y a qu'une voix pour la proclamer la plus belle, qui pourrait me blâmer de l'adorer?*

Ce premier moment de vertige passé, le jeune comte retomba dans sa tristesse. D'abord, il était convaincu que Cornélie, lors de leur explication du soir précédent, lui avait donné clairement à entendre qu'elle n'aurait jamais pour lui que de l'amitié; puis, il lui semblait, non sans raison peut-être, qu'il n'eût dépendu que d'elle de se dispenser d'accepter le bras du prince Palestrino, puisque lui était là tout prêt à lui offrir le sien. En agissant ainsi, elle avait sans doute voulu lui faire entendre qu'elle craignait qu'il ne cherchât à profiter d'une cir-

constance aussi favorable que le tumulte d'une fête, pour renouer l'entretien qu'elle avait rompu brusquement la veille par sa retraite; et cette ténacité de résistance et de défiance le désespérait.

Sous l'influence de cette douloureuse pensée, il se tint à l'écart quand madame de Stolberg et Amélie, après avoir parcouru la grande galerie du bal, allèrent s'asseoir aux places que la galanterie du duc de Torlonia leur avait réservées au milieu d'un groupe composé de quelques personnes avec lesquelles elles étaient plus particulièrement liées.

A diverses reprises, pendant les deux premières heures, le marquis de Villandry se rapprocha de Conrad pour le gourmander de sa sauvagerie, dans les termes les plus affectueux, et n'ayant rien pu obtenir, il revint une dernière fois à la charge, au nom d'Amélie, qui voulait absolument, disait-il, danser avec son cousin.

— Comme je ne danse plus, poursuivit-il, il faut de toute nécessité que vous me remplaciez : suivez-moi donc.

Et il prit par le bras le jeune comte qui se laissa conduire sans prononcer une parole.

Arrivé près de la mère et de la fille, il adressa à la seconde, qui lui reprochait de la négliger, quelques mots d'excuses inintelligibles, et s'étant emparé de la main qu'elle lui tendait gracieusement, il l'entraîna dans le tourbillon d'une valse qui venait de commencer.

Quand ils eurent fait deux ou trois tours, elle l'obligea à s'arrêter, et lui demanda s'il était souffrant.

Puis, sur sa réponse négative, elle reprit :

— Alors, à quoi pensez-vous donc, mon cher cousin, d'abandonner ainsi ma pauvre mère aux empressements de cet odieux prince Palestrino? Il est plus convaincu que jamais qu'elle le trouve charmant, et il est pour elle d'une amabilité qui la met au supplice.

— Il ne tenait bien qu'à votre mère, ma chère cousine, de s'épargner cet ennui; j'ai voulu le détourner d'elle, mais elle s'est prêtée de si bonne grâce à le subir, que j'ai supposé qu'il ne lui déplaisait pas.

— Mon Dieu! vous connaissez sa bienveillance : elle aura craint de manquer de politesse, puis elle se sera dit que vous trouveriez bien le moyen de la délivrer un peu plus tard.

— J'ai pensé que je serais peut-être importun.

— Vous n'êtes pas de bonne foi, Conrad.

Au lieu de répondre, il passa son bras autour de la taille d'Amélie, dont le regard fixe et pénétrant cherchait à arriver jusqu'au fond de sa pensée, et ils recommencèrent à valser.

Quand il la ramena à sa place, la baronne le regarda avec une affectueuse tristesse, mais elle ne l'engagea pas à rester.

Le vieux fat était toujours à côté d'elle, ne cessant pas de lui parler à demi-voix, les yeux attachés sur ses

belles épaules légèrement voilées d'une écharpe de gaze, avec cette hardiesse cynique du vice expérimenté qui ne doute de rien parce qu'il sait beaucoup.

— Du reste, le prince Palestrino, homme d'une grande naissance, immensément riche et fort spirituel, eût été pour Cornélie un parti fort convenable, si elle avait voulu faire un mariage de raison.

Conrad s'éloigna.

Après avoir erré pendant quelques instants dans les salons, il arriva dans une pièce où l'on jouait, et le ministre d'Espagne lui ayant proposé d'entrer dans une partie de whist, où il manquait un quatrième, il s'installa à une table pour essayer, en s'absorbant dans les calculs du jeu, de mettre un terme à l'agitation croissante qui le dévorait.

Vaine ressource ! après le premier *rubber,* ne pouvant plus rester en place, il demanda la permission de se retirer, en prétextant un violent et subit mal de tête, qui lui laissait à peine la faculté de distinguer ses cartes les unes des autres, ce dont son *partner* ne s'était que trop bien aperçu.

Puis, comme il se sentait une invincible répugnance pour retourner dans la galerie, où le bal était dans toute son animation joyeuse, il se dirigea vers une des issues qui conduisaient du rez-de-chaussée de la villa dans le jardin, dont les massifs, les pelouses et les plates-bandes étaient illuminés, ainsi que nous l'avons dit.

Quoique les promeneurs y fussent assez nombreux, il espérait y trouver un peu de solitude, ou du moins n'y rencontrer que des gens occupés de leurs affaires, près desquels il pourrait passer sans avoir l'air de les reconnaître.

Il lui semblait aussi que la température du dehors détendrait ses nerfs et rafraîchirait son sang.

Au moment où il allait descendre un perron d'une douzaine de marches, aboutissant à une allée plus solitaire et moins éclairée que les autres parties du jardin, ces mots, prononcés à quelques pas derrière lui, retentirent distinctement à son oreille :

— Excusez-moi, monsieur ; mais je ne saurais écouter un instant de plus de semblables discours : vous vous méprenez étrangement, si vous ne croyez pas que je suis venue ici pour vous éviter. Vous m'êtes odieux !

Et avant que Conrad eût eu le temps de réfléchir sur ce qu'il avait à faire, le bras de madame de Stolberg s'était glissé sous le sien, et le serrait convulsivement.

— Emmenez-moi, mon ami, je vous en conjure ! lui dit-elle d'une voix haletante et étouffée.

Et tout en l'entraînant d'un pas rapide vers l'allée ouverte devant eux, elle ajouta :

— Ne vous avisez pas au moins de chercher querelle à ce vieux fou. Je suis débarrassée de lui, c'est tout ce que je voulais... Vous me respecterez, vous, j'en suis bien sûre.

— Chère Cornélie, que je suis heureux ! Et moi qui craignais... Vous ne me fuyez donc pas ?

— Je me mets au contraire sous votre protection.

— Ah ! merci, mon Dieu !

— Je vous sais si noble, si délicat, si généreux ! Mais, arrêtons-nous ici, et rentrons. Il se gardera bien de m'approcher maintenant.

Mais Conrad l'attirait à lui à son tour en la rassurant par de tendres paroles qui n'exprimaient que le pur dévouement d'un ami désintéressé, et elle le suivait sans résistance, bien qu'elle fût inquiète dans son for intérieur.

Étrangère à tous les invincibles entraînements des passions violentes, elle pensait loyalement et naïvement, que plus elle témoignerait de confiance à son protecteur, et plus lui se montrerait respectueux envers elle : un candide abandon lui paraissait la meilleure de toutes les défenses contre les égarements involontaires de l'homme qu'elle estimait le plus au monde.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'extrémité du jardin, et quand, d'un commun accord, ils ralentirent leur marche, précipitée jusqu'à ce moment, ils s'aperçurent qu'ils étaient dans une solitude complète.

— Reposez-vous pendant quelques minutes sur ce banc, chère Cornélie, dit Conrad ; et quand vous serez remise de votre émotion, je vous reconduirai auprès de votre fille.

Elle s'assit, et il resta debout devant elle, la tête inclinée et les bras croisés sur sa poitrine.

— Vous voyez, mon ami, reprit-elle en s'efforçant de donner à sa voix l'accent du calme et de la gaieté, ce qu'il en coûte pour s'aviser de faire la jeune femme. Ce sont vos maladroites railleries sur ma toilette de future grand'-mère, qui m'ont valu les impertinences du prince Palestrino. Une autre fois, je n'écouterai personne.

— Quoique vous fassiez, Cornélie, vous serez partout et toujours la plus belle; et si vous voulez que ceux qui penseront comme moi ne vous le disent pas, donnez votre cœur... Aimez-moi!

— Conrad, je vous demande en grâce de ne jamais me tenir un pareil langage! s'écria madame de Stolberg en prenant une attitude suppliante et désolée; est-ce donc ainsi que vous me récompensez de m'être fiée à vous comme je viens de le faire? Qu'exigez-vous, mon Dieu! d'une pauvre femme qui ne peut être que votre amie? Un amour coupable?... Mais vous me méprisez donc? Ah! pourquoi ne l'ai-je pas deviné plus tôt?

— Un amour coupable! Non, chère Cornélie! mille fois non! Ce que je veux obtenir de vous, c'est ce pur amour des anges à qui vous ressemblez si bien par la sainte beauté de votre âme, dont vos traits charmants ne sont que le céleste reflet. Cessez de vous méprendre sur les sentiments qui m'attachent à vous pour toujours. Plus de mystère entre nous : je vous respecte autant que je vous adore, j'en prends le ciel à témoin... soyez la compagne de ma vie!

— La compagne de votre vie! Ce ne serait que de la démence au lieu de la honte; et cependant j'y consentirais encore moins! Calmez-vous, mon enfant! calmez-vous, je vous en supplie! Je vous ai porté dans mes bras, que j'étais déjà femme; j'ai joué avec vous, qui ne parliez pas encore, que moi j'étais déjà mère; je vous ai vu grandir et devenir homme pendant que ma jeunesse s'enfuyait rapidement; votre mère, ma meilleure amie, a remis entre mes mains votre belle et chère destinée, qui est tout son bonheur en ce monde; et vous voudriez... Mais, Conrad, vous me croyez donc une misérable créature sans raison, sans prudence, sans loyauté? Ce que vous me demandez est un outrage à toutes les lois de la nature! c'est une impossibilité, un crime! votre malheur, sans aucun doute! le mien aussi, peut-être! Renoncez à cette chimère, et tout ce qu'on peut attendre de la tendresse d'une sœur...

— Jamais, Cornélie! interrompit le jeune comte en tombant à ses genoux, et en cachant sa tête dans les plis de sa robe. Si on vous a confié mon bonheur, n'était-ce pas vous dire de me donner votre amour, le plus précieux de tous les biens? Comprenez-le donc enfin, et ayez pitié de moi! Si vous saviez ce que je souffre!

— C'est à vous d'avoir pitié, cruel enfant, qui me faites tant de mal! Allons-nous-en d'ici! Quoi! de la violence! Secourez-moi, mon Dieu! Je me meurs de confusion et de désespoir!

Retenue par Conrad qui la conjurait de lui accorder encore un instant, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que la baronne parvint à se lever du banc fatal, et qu'une fois debout elle put gagner, éperdue, épuisée et chancelante, un endroit de l'allée où il y avait quelques promeneurs, heureusement inconnus.

Rassurée par leur présence, elle consentit à reprendre le bras du jeune comte, et après l'avoir ramené devant le grand perron de la *villa*, qui était naturellement la partie la plus habitée du jardin, elle lui dit, avec une douceur angélique, d'une voix encore entrecoupée de sanglots et frémissante d'émotion :

— Je ne vous ferai pas de reproches, mon pauvre Conrad; d'abord parce que je vous crois repentant, et ensuite parce que, au tribunal de ma conscience, je me regarde comme aussi coupable que vous... Qui sait même si je ne le suis pas davantage? Je veux vous parler raisonnablement, mon ami, et je vous demande de m'écouter avec sang-froid et courage. Je serai franche jusqu'à oser vous dire que je ne doute pas de la sincérité du sentiment trop exalté, hélas! dont vous m'avez fait l'aveu dans un moment où vous n'étiez pas maître de vous. Je crois même à vos souffrances, et quand je me retrace ce passé de quelques mois, dont le souvenir me sera si amer après m'avoir été si doux, il me semble que j'ai vu vos combats. Mais, mon enfant, laissez-moi ajouter que ce que vous prenez pour une indestructible passion n'est

qu'une effervescence passagère de votre jeunesse, qui est sans expérience parce qu'elle a toujours été pure... Ne vous révoltez pas contre cette appréciation de votre attachement pour moi; méditez-la plutôt sérieusement. Rentrez en vous-même; plongez intrépidement votre regard dans notre avenir à tous deux, et reconnaissez que j'ai raison. Je serai indulgente si je sais que vous luttez loyalement contre une passion insensée, funeste, que je ne saurais partager sans me dégrader à mes propres yeux, parce que cette faiblesse ne serait, à l'âge où je suis parvenue, que le signe certain du plus misérable égoïsme. Je vous tiendrai compte de vos moindres efforts pour vous vaincre; j'aurai de la patience si vous y travaillez avec résolution et persévérance; mais si je vous vois vous abandonner lâchement à un amour plus coupable qu'aucun autre, je cesserai de vous regarder, dussé-je en mourir de douleur, comme le plus noble caractère que j'aie jamais connu, et vous ne serez plus même pour moi l'enfant chèrement aimé dont j'avais fait mon meilleur ami.

— Ah! Cornélie, pouvez-vous bien me traiter avec cette rudesse! Vous me brisez le cœur!

— Croyez-vous donc que le mien ne gémit pas de cette cruelle nécessité, Conrad? Mais, pour vous et pour moi, un jour viendra où vous me remercierez, parce que vous aurez compris tout ce qu'il m'aura fallu de dévouement pour vous parler ainsi... Maintenant séparons-nous le

plus tôt possible; ne nous voyons pas trop souvent quand nous habiterons de nouveau le même pays... Le temps fera le reste, et il y aura une époque où votre précieuse amitié pourra redevenir encore la joie et l'orgueil de ma vieillesse... Mon Dieu! souffrez donc ce mot qui sera vrai demain s'il ne l'est pas tout à fait aujourd'hui... Du courage, mon ami, mon enfant! Je n'aimerai jamais personne plus que vous... autant que vous! N'est-ce donc rien qu'une semblable promesse pour une âme comme la vôtre, quand elle prend son origine dans une affection aussi profonde que celle que vous m'inspirez? Mais voilà ma fille et M. de Villandry. Ils me cherchent sans doute; rejoignons-les... et de grâce qu'ils ne puissent se douter de rien!

— Je vous ramène le cher fugitif, reprit la baronne en abordant les fiancés qui la cherchaient effectivement, je l'ai rencontré fort à propos tout à l'heure pour me débarrasser de mon Lovelace à perruque. Nous pouvons rentrer à présent : j'ai un chevalier qui me défendra par sa seule présence.

Amélie et le marquis exprimèrent le désir d'admirer de près et en détail les illuminations du jardin, dans lequel ils n'avaient pas osé s'aventurer sans permission, et madame de Stolberg y ayant consenti avec le plus aimable empressement, les deux couples quittèrent les abords de la *villa* pour s'enfoncer sous les ombrages éblouissants qui resplendissaient devant eux.

Cornélie qui pensait avec raison que cette seconde promenade lui donnerait le temps de se remettre de son trouble, voulut généreusement en profiter pour rendre aussi un peu de calme à l'esprit de Conrad. Sans revenir directement sur ce qui s'était passé entre eux, elle trouva le moyen de lui montrer la plus délicate sympathie. Elle lui parla de sa mère avec une tendresse passionnée, lui fit entrevoir la perspective séduisante d'un bel avenir pour lui, s'il voulait embrasser la carrière diplomatique, dont son nom lui faciliterait certainement l'entrée, et dans laquelle sa rare intelligence, si soigneusement cultivée, et la distinction de sa personne lui feraient parcourir en peu d'années un chemin rapide et brillant; et comme elle crut remarquer que le jeune comte accueillait cette pensée avec moins d'abattement que les autres, elle ajouta avec le tendre abandon d'une sœur prévoyante et dévouée :

— Pendant vos absences, mon ami, vous pouvez compter que je serai plus souvent à Falckenstein qu'à Stolberg, où ma présence sera bien moins nécessaire, Amélie étant mariée. J'entretiendrai notre bien-aimée comtesse des succès de son cher Conrad; je me promènerai avec elle dans son parc, où nous trouverons votre souvenir à chaque pas; je la conduirai à tous ses bancs favoris que je connais comme vous; si je la vois trop triste, je lui amènerai ma petite Léontine qu'elle aime tant, et dont le joyeux babil rappellera le sourire sur ses

lèvres; puis nous vous écrirons de longues lettres, nous nous ferons un bonheur de votre gloire, dont le bruit arrivera jusqu'à nous, et quand vous reviendrez au bercail, nous nous réunirons comme autrefois.

En causant ainsi ils entrèrent, sans s'en apercevoir d'abord, dans l'allée moins éclairée et plus solitaire où ils s'étaient arrêtés quelques minutes auparavant.

Ce fut Cornélie qui la reconnut la première, et au moment où ils passaient devant le banc témoin de leur lutte douloureuse, Conrad la sentit défaillir à son bras.

Il essaya de la presser sur son cœur, mais elle se retira de lui en se roidissant avec force.

Puis, comme si cette nouvelle résistance l'avait encore une fois épuisée, elle murmura d'une voix éteinte, dont l'accent ne trahissait que trop le trouble de son âme :

— Oublions!

— Oh! je vous en conjure, aimez-moi!

— Jamais plus qu'à présent, Conrad... Je vous ai dit loyalement le fond de ma pensée, telle que Dieu l'a fait naître dans mon cœur, il n'y a de possible entre nous que l'amitié... tout le reste serait malheur, honte et crime; que vous êtes cruel de m'obliger à remettre une seconde fois ces tristes vérités sous vos yeux!

— Ce ne sont pas des vérités pour moi : si l'un de nous deux est dans l'erreur, c'est vous.

— Vous êtes insensé.

— Cornélie... ma Cornélie!

— Conrad, ne me parlez pas ainsi, ou j'aurais encore la douleur de croire que vous ne m'estimez pas. Eh! mon Dieu! si j'étais assez folle que d'avoir de l'amour pour vous, j'aurais le courage de vous le dire : soyez donc convaincu que je n'ai pas joué la comédie tout à l'heure.

Pauvre femme! elle mentait pour se sauver; c'était le suprême effort de son courage aux abois, car elle aimait réellement, et il ne lui restait plus aucun doute à cet égard.

Conrad ne devina pas toutes les angoisses de ce dernier combat, dans lequel la victoire lui restait à son insu.

— Ainsi, plus d'espérance! reprit-il.

— Il ne peut y en avoir aucune pour des niaiseries et des sottises extravagantes.

— Ah! Cornélie, c'est bien mal ce que vous faites là! Vous avez le droit de repousser mon amour, vous n'avez pas celui de l'outrager!

— Vous m'y forcez par votre obstination.

— Si vous saviez!

— Je ne veux rien savoir... je ne sais déjà que trop, et je voudrais pouvoir oublier; mais vous, Conrad, souvenez vous de ce que je vous ai dit : je serai inexorable si vous manquez de force... Ah ! sauvez du moins mon amitié du naufrage de notre paisible bonheur! et de grâce! silence... Si ma fille nous entendait, j'en mourrais de honte et de désespoir

Ils rejoignirent alors Amélie et M. de Villandry qui,

les ayant un peu devancés pendant qu'ils causaient, les attendaient sous le péristyle de la *villa*, en compagnie de quelques-unes de leurs connaissances qu'ils avaient retrouvées là, admirant aussi l'illumination du jardin.

Cette circonstance fut heureuse pour madame de Stolberg et Conrad, parce qu'ils eurent beaucoup plus de facilité pour dissimuler leur trouble au milieu du tumulte d'une réunion d'un certain nombre de personnes bruyantes, distraites et ne songeant qu'à se divertir.

Lorsqu'on rentra dans la galerie du bal, Cornélie dit au jeune comte, dont elle avait conservé le bras, un peu malgré lui :

— Je veux que vous restiez avec moi, mon ami, puisque vous ne dansez pas. D'abord cela découragera cet ennuyeux prince Palestrino, que je vois déjà rôder autour de nous, tout prêt à recommencer ses impertinences, en dépit de la rude leçon que je lui ai infligée; ensuite Amélie s'étonnerait si vous m'abandonniez encore, comme vous l'avez fait au commencement de la soirée. Voulez-vous que je vous donne une troisième raison? J'aurai du plaisir à causer avec vous... Allons, Conrad, redevenons l'un pour l'autre ce que nous étions autrefois. Ah! rappelez-vous donc quels beaux jours nous avons dus à notre amitié.

— Il n'y a plus de passé pour celui qui n'a pas d'avenir, Cornélie, répondit le jeune comte. Enfin disposez de moi... ne suis-je pas votre pauvre esclave?

Puis il se dit tout bas :

— Comme elle est calme! ah! je ne vois que trop maintenant qu'elle a été sincère avec moi! Elle ne m'aimera jamais! Il ne me reste plus qu'à tâcher de lui obéir.

Quelques instants après, Amélie se sentant un peu fatiguée, ils se retirèrent tous. Il pouvait être alors trois heures du matin, et la fête était encore dans tout son éclat, bien que l'aurore commençât à mêler sa douce lumière à celle des illuminations pâlissantes.

—

CHAPITRE IV.

Les divers incidents de cette émouvante nuit, durant laquelle madame de Stolberg avait eu la force de cacher ses sentiments secrets et de surmonter son trouble jusqu'à ne montrer au jeune comte que l'affection toute maternelle qu'elle lui témoignait en toutes les circonstances depuis de longues années, ces divers incidents, disons-nous, avaient laissé un souvenir brûlant dans le cœur de la pauvre Cornélie. Ce cœur, si calme jusqu'à ce jour dans toutes ses sensations, et dont les mouvements n'avaient jamais rien perdu de leur paisible régularité, éprouvait pour la première fois les tourments sans nombre et les ivresses dangereuses d'une passion pro-

fonde, précisément à l'époque de la vie où le douloureux repos qui suit ordinairement la perte des illusions de la jeunesse succède presque toujours aux enivrements et aux souffrances de l'amour. Résolue, quoi qu'il pût lui en coûter, à renfermer en elle-même, comme dans un tombeau, le secret du mal nouveau et déjà incurable qu'elle ressentait, il lui avait fallu d'abord remplacer par une réserve de tous les instants le cordial abandon qui était le plus grand charme et la plus douce séduction de son aimable caractère. Elle veillait donc sur ses regards pour qu'ils ne fussent pas trop tendres; sur ses paroles pour qu'il n'y eût pas possibilité de les interpréter de deux manières; sur son sourire pour lui conserver *quand même* l'expression de sérénité rayonnante qu'il avait toujours eue; sur ses moindres mouvements, enfin, pour que rien ne pût trahir les agitations, les combats et surtout les défaillances de son âme.

A cette perpétuelle contrainte qu'elle s'imposait comme un labeur de tous les instants, se joignait encore pour la baronne le malaise poignant que lui causait la honte de sa faiblesse, bien qu'elle fût encore, elle le croyait du moins, un mystère pour son entourage. Sa sévérité à cet égard était plus grande que n'aurait pu l'être celle des gens du monde les plus rigoristes s'ils l'avaient devinée. Elle se voyait aimant, pour la première fois, nous l'avons déjà dit, à près de quarante ans, un jeune homme qu'elle aurait dû considérer comme une sorte de pupille confié à

sa vigilance maternelle, et de quelque manière qu'on envisageât cette situation, que son âge rendait presque dégradante à ses yeux, elle ne prévoyait qu'humiliations et douleurs pour l'avenir. Si Conrad, peut-être découragé par l'accueil sévère qu'elle avait fait à ses aveux, revenait avec soumission à des pensées plus raisonnables, elle sentait d'avance tout ce qu'elle aurait à souffrir de ce changement; s'il persévérait, au contraire, dans son amour insensé jusqu'à vouloir lui sacrifier sa vie entière, quels combats n'aurait-elle pas à soutenir pour déjouer constamment les entreprises d'une passion qu'elle partageait? Aussi novice dans ce genre de lutte que la jeune fille la plus innocente, elle se disait, avec une terrifiante conviction, qu'elle serait infailliblement vaincue le jour où sa dissimulation, qui était son unique ressource, lui ferait défaut, ce qui arriverait fatalement tôt ou tard, au milieu de tous les périlleux hasards d'une existence commune, dont elle ne pouvait guère changer les habitudes du soir au lendemain, sous peine de laisser soupçonner qu'elle n'était pas sûre d'elle même.

Résister toujours en s'exposant sans cesse; se faire un devoir impérieux de ne céder à aucun entraînement, et ne pas oser fuir les occasions les plus dangereuses d'être entraînée; débuter tout à la fois dans l'amour et dans la feinte sans connaître tous les piéges, toutes les provocations de l'un, et toutes les difficultés, toutes les trahisons de l'autre; sentir bouillonner dans son sein la séve impé-

tueuse du printemps de la vie, et voir poindre déjà à l'horizon la pâle aurore du premier matin de l'hiver; se demander à toutes les minutes du jour si chacun n'apercevait pas le feu du désir sur sa joue, et la rougeur de la honte sur son front, telle était la situation de la malheureuse madame de Stolberg, que torturait, en outre, pensée plus navrante que toutes les autres! la crainte d'être aussi la rivale de sa fille, qui ne s'était peut-être décidée à épouser M. de Villandry que parce qu'en découvrant que son cousin n'avait pas d'amour pour elle, elle avait en même temps deviné qu'il aimait sa mère.

Disons toutefois que le jeune comte de Falckenstein, par la noble délicatesse de sa conduite, lui rendit pendant quelques jours sa pénible tâche assez facile. Également incapable d'employer l'innocente ruse de la froideur, ou la coupable rouerie de la menace d'un autre choix, pour surprendre dans une parole de reproche ou dans un regard jaloux le secret d'une femme qu'il souhaitait trop sincèrement toucher pour avoir formé le projet de la séduire, il ne montrait dans toutes les occasions à Cornélie que l'affection respectueuse et presque filiale qu'elle lui avait en quelque sorte imposée le jour où elle s'était vue dans la nécessité de lui dire avec une sincérité impitoyable, qu'elle n'aurait jamais d'indulgence pour ce qu'elle avait appelé rudement *ses niaiseries et ses sottises*. Madame de Stolberg sut d'abord gré à Conrad d'une soumission qui donnait un peu de soulagement à la

pénible contrainte dont elle s'était fait une loi, et ils redevinrent insensiblement l'un pour l'autre, en apparence du moins, ce qu'ils avaient toujours été depuis leur départ d'Allemagne jusqu'à cette nuit fatale de la fête donnée par le duc de Torlonia. Mais peu à peu, Cornélie, par le seul fait d'une de ces contradictions si nombreuses du cœur humain, s'attrista de la réserve soutenue du jeune comte, et parut ne supporter qu'avec un impatient dépit la parfaite sécurité de leurs relations. Elle devint morose, inégale, irritable, provoquante même, elle si douce d'habitude avec lui, et un jour qu'elle l'avait profondément blessé en affectant de l'envelopper dans un jugement sévère qu'elle venait de porter sur la légèreté des hommes en amour, elle sentit aussitôt qu'elle était dans son tort, parce que si elle avait proclamé une vérité généralement reconnue, ce n'était certes pas devant Conrad qu'il devait lui être permis de la mettre au jour une fois de plus.

Ils étaient seuls lorsque ce dissentiment éclata entre eux. Amélie, un peu souffrante, avait quitté la galerie de bonne heure, et M. de Villandry, qui dînait à l'ambassade d'Autriche, ne devait rentrer qu'à la fin de la soirée.

Généreuse, loyale, sensible surtout, Cornélie voulut réparer sans le moindre retard son injustice, en cherchant à consoler son jeune ami du chagrin qu'elle lui avait causé par une pure fantaisie de sa mauvaise hu-

meur. Elle crut naïvement, comme elle croyait toutes choses, qu'il lui suffirait pour cela de dire, ce qui était au fond la vérité, qu'elle ne pensait pas un mot de tout ce qui venait de lui échapper d'amer et d'absurde. Malheureusement pour elle, dans son ardeur à obéir à ce bon sentiment, elle ne vit point le piége caché sous son désir très-naturel de réparation. Elle commença bien par se borner sagement à exprimer à Conrad la peine qu'elle ressentait de l'avoir affligé par une sotte plaisanterie, à laquelle il n'aurait pas dû attacher d'importance, connaissant son amitié pour lui ; mais, s'animant par degré et à son insu, elle en vint à mêler aux expressions de plus en plus chaleureuses du regret qu'elle éprouvait de sa maladresse, les assurances d'une affection qui n'avait plus rien de maternel, et d'excuses en protestations, le secret de son amour longtemps refoulé lui échappa sans le savoir au milieu d'un torrent de larmes brûlantes, bien plus significatives que ses paroles, si claires qu'elles fussent pour celui qui les écoutait avec une ivresse croissante.

A la joie délirante de Conrad, qui se précipita à ses genoux en poussant un cri de bonheur, Cornélie comprit seulement la gravité de l'action qu'elle venait de commettre. Confuse de s'être trahie, mais, au fond de son âme, heureuse de la fin d'un malentendu dont elle avait beaucoup souffert quoiqu'il n'eût pas duré longtemps, elle ne fit que de bien faibles tentatives pour essayer d'expli-

quer au jeune comte que ses paroles n'avaient pas toute la portée qu'il prétendait leur donner. Conrad, si inexpérimenté qu'il fût, resta sourd à cette timide rétractation, et comme il continuait à dévorer de baisers les mains de la baronne, en la suppliant de ne pas lui retirer l'espoir qu'elle venait de lui donner, elle appuya sa tête contre son épaule pour cacher la rougeur qui couvrait son charmant visage, et, après quelques secondes de silence, elle murmura en sanglotant :

— Eh bien! oui, Conrad, je vous aime comme vous m'aimez... Que Dieu et votre sainte mère me pardonnent cette coupable folie!

— Oh! ne dites pas que vous êtes coupable! s'écria le jeune comte au comble de l'ivresse. Ma mère! mais si elle pouvait se douter de mon bonheur, elle vous remercierait! elle vous bénirait, ma Cornélie, j'en suis sûr! Aimons-nous donc! aimons-nous toujours! ma vie tout entière vous appartient!

— Elle commence à peine, votre vie, mon bien-aimé Conrad; et la mienne... la mienne... Enfin, puisque vous êtes heureux de ma faiblesse, je ne veux ni m'affliger pour le présent, ni craindre pour l'avenir. J'accepte donc tous les trésors de votre jeune cœur, et, en échange de tant de richesses, le mien vous donne une immense affection qui ne se démentira jamais, alors même...

— N'achevez pas, ma Cornélie! interrompit Conrad, d'une voix dans les accents de laquelle vibraient toutes

les émotions et toutes les promesses de l'amour le plus profond et le plus passionné. Que pourriez-vous regretter et craindre, mon Dieu ! N'êtes-vous pas le seul espoir de ma vie? N'ai-je pas commencé à vous aimer avant même d'avoir senti les battements de mon cœur ? Quand mes yeux se sont ouverts à la lumière, est-ce le soleil qu'ils ont cherché d'abord? Non, c'est votre beauté, mille fois plus rayonnante que son éclat! Quand ma mère et vous me tendiez les bras, c'était vers vous que je tendais les miens, et dans les vôtres que j'allais me jeter! Quand je reposais, la tête appuyée sur votre épaule, j'oubliais le sein de ma nourrice ! C'est pour courir à vous que j'ai essayé mes premiers pas ! pour vous nommer et vous dire que je vous aimais, que j'ai balbutié mes premières paroles ! Et ce jour, où assis sur les genoux de ma mère, j'ai passé à votre doigt un anneau de fiancée, ce jour, l'avez-vous donc oublié, Cornélie ? Qui parlait en moi, alors, sinon l'instinct de cet amour qui circulait déjà dans mes veines avec mon sang? Enfant, je vous ai préférée à tout ! Jeune homme, je vous ai adorée seule, comme s'il n'y eût eu que vous de femme sur la terre ! Pour retrouver le commencement de ma tendresse pour vous, il faut que je remonte jusqu'à la nuit de mon berceau, que vous remplissiez, j'en suis sûr, des rêves les plus doux! Si j'évoque de plus lointains souvenirs, je vous y vois! Si je me retrace les rêves délicieusement troublés de mon adolescence, c'est encore vous, vous seule qui en

faites l'enchantement ! Je n'ai donc vécu jusqu'à ce jour que pour vous aimer, et ce n'est qu'en vous aimant encore que je puis vivre désormais, ma Cornélie ! Qui aurait le pouvoir de retirer l'amour de mon cœur, en retirerait la vie en même temps ; mais, et le ciel en soit mille fois loué et béni ! il n'existe pas de puissance humaine qui soit capable d'opérer un semblable prodige ; aussi, pendant de bien longs jours encore, mon amie, je pourrai vous adorer comme je le fais en cette heure de reconnaissance et d'ivresse qui m'a vu le plus fortuné des hommes !

— Assez, mon Conrad ! assez et grâce ! Ne m'exposez pas à devenir folle de joie... Ah ! ma pauvre tête !

— Il faut que vous sachiez, ma Cornélie, tout ce que vous êtes pour moi dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

— Je le sais, je le vois... je suis tranquille, confiante, heureuse et fière au delà de toute expression... Mais relevez-vous, mon bien-aimé, et mettez-vous près de moi sur cette causeuse, où nul ne s'est jamais assis à mon côté, si ce n'est ma fille. Ah ! c'est maintenant, continua Cornélie, quand le jeune comte eut fait ce qu'elle lui avait demandé avec une grâce si délicate, c'est maintenant que je comprends tout ce qu'il m'a fallu de courage pour repousser un semblable bonheur. Si j'y suis parvenue jusqu'à ce jour, mon ami, c'est que je voulais me sacrifier au vôtre qui m'était plus cher que la vie. Hélas! je ne puis, moi, vous dire avec certitude que

je vous ai toujours aimé d'amour; mais enfin depuis que j'existe, j'en prends Dieu à témoin ! je n'ai eu d'amour que pour vous, car jamais je n'ai senti pour personne ce que j'ai éprouvé à partir de l'époque où j'ai commencé à me rendre compte de l'ardeur avec laquelle je vous chérissais. Aussi, mon Conrad, si la jeunesse de mon cœur doit vous suffire, oh ! je puis être vraiment sûre alors que rien ne manquera à votre félicité sur cette terre !

— Je vous le répète encore, Cornélie : il n'y a pour moi qu'une femme au monde, et c'est vous ! Dites que vous le croyez.

— C'est bien de l'orgueil ; mais douter serait bien de l'ingratitude... Mon choix est fait : je le crois.

— Ainsi, plus d'alarmes, plus de soucis, plus d'incertitudes ! Quelle existence va commencer pour nous !

— Elle sera bien douce et bien belle, mon Conrad... Mais votre mère, ami... votre mère ! comment oserai-je me présenter devant elle ?

— Appuyée sur mon cœur inondé de joie, elle nous serrera ensemble dans ses bras avec ivresse.

— Si elle allait me maudire !

— Elle vous bénira !

— Ah ! si je pouvais seulement l'espérer !

— Pour moi, ma bien-aimée Cornélie, c'est mieux qu'une espérance qui ne me satisferait pas, c'est une certitude.

— Sur quoi repose-t-elle ?

— N'êtes-vous donc pas après moi ce qu'elle chérit le plus au monde?

— C'est vrai ; mais, hélas ! c'est justement cette grande tendresse qu'elle me porte qui est un sujet d'effroi pour mon âme ! Ne me la retirera-t-elle pas quand elle saura comment j'ai répondu à la confiance qu'elle lui inspirait? Ne pensera-t-elle pas que je ne vous ai éloigné d'elle que pour m'emparer plus sûrement de votre cœur ? Cela en a si bien l'air, mon pauvre ami !

— Nous lui dirons la vérité.

— La vérité elle-même sera-t-elle une excuse suffisante à ses yeux ? Parviendrons-nous à lui faire comprendre que, vous voyant sans cesse, il était impossible que je ne finisse pas par vous adorer ? Voudra-t-elle croire à mes luttes désespérées contre cette passion chaque jour plus forte, et à ma persistance à ses vues pour votre mariage avec Amélie jusqu'au dernier moment? Elle est bonne, je le sais, indulgente même ; mais ce que nous voyons avec nos cœurs, elle le jugera avec sa raison et son expérience. Et puis, elle consultera le président : un vieillard inflexible pour qui l'amour n'est peut-être qu'une folie passagère. Ah ! tout cela est bien effrayant.

— Mon tuteur ne résistera pas à un de vos sourires, ma Cornélie.

— Puisse-t-il seulement céder à mes larmes !

— Vous voulez donc que je le haïsse ?

— Oh ! non, mon ami ! Promettez-moi, au contraire, que si la comtesse, soit de son propre mouvement, soit à l'instigation de M. de Reinach, s'opposait à notre mariage, vous vous inclineriez respectueusement devant sa volonté, cher Conrad.

— Quoi ! vous me demandez déjà de renoncer à votre amour !

— Vous n'y renoncerez pas pour cela, mon bien-aimé... Mais point de révolte contre la plus sainte des autorités, je vous en conjure ! cela porte toujours malheur, croyez-moi.

— Vous ne m'arracherez jamais une semblable promesse.

— Elle serait cependant un grand soulagement pour mon cœur.

— Elle serait une horrible souffrance pour le mien !

— Nous finirions par attendrir votre mère, et nous n'aurions rien à nous reprocher.

— Un amour comme le mien ne s'humilie pas jusqu'à la prière. Vous l'avez accepté : personne n'a le droit de lui dire : *Renonce ou attends*, personne, si ce n'est vous, Cornélie ; mais vous ne le ferez point maintenant, parce que ce serait me tuer ! Au surplus ces obstacles dont vous me parlez me paraissent plus qu'incertains.

— Il est toujours sage de les prévoir, mon ami, afin de n'être pas pris au dépourvu.

— Il faut que vous m'appartenez, Cornélie, repartit le jeune comte avec une sombre résolution; toutes les résistances, de quelque part qu'elles viennent, je les briserai sans pitié et même sans remords.

— Mon bien-aimé, ne parlez pas ainsi... il ne s'agit que d'un peu de patience peut-être, et comme vous êtes sûr de mon amour maintenant...

— Je veux que vous soyez à moi... et malheur à qui oserait me dire que c'est impossible !

— Mais je vous appartiens déjà, mon Dieu ! ce que je vous ai donné avec un immense bonheur et sans regret, je vous le jure ! je ne vous le retirerai jamais ! Entendez-vous? jamais ! Il n'y a là aucune réserve... Enfin je m'immole à vous, mon Conrad... comprenez-moi, cher amant... mais n'empoisonnons pas la vieillesse de votre sainte mère qui a tant pleuré dans sa vie ! Tout plutôt qu'un crime pareil !

Et Cornélie, qui avait prononcé ces paroles avec un désordre d'esprit visible, se couvrit le visage de ses deux mains, toute frémissantes de son trouble.

L'éclair de joie qui venait de jaillir tout à coup du regard un moment assombri du jeune comte, lui avait appris qu'elle était enfin devinée.

Conrad resta silencieux pendant quelques instants, afin de laisser à son ivresse le temps de se calmer un peu, puis il répondit :

— Si nous étions réduits à cette extrémité par l'aveu-

glement de ma mère, ma Cornélie, je crois que Dieu me donnerait le courage de ne pas accepter votre généreux sacrifice... Vous me l'avez offert, que puis-je souhaiter de plus? Oh! que vous avez un tendre et noble cœur, chère compagne de ma vie! Et il est à moi! et je pourrai désormais connaître toutes ses pensées!

— Je ne sais pas ce qu'il lui reste encore à vous apprendre, mon ami, dit-elle tout bas sans déranger ses mains.

— Eh bien! ne me cachez plus vos traits, mon bon ange gardien. Quand le dévouement a cette grandeur sublime, il lui est permis de ne pas rougir.

— Que le ciel me pardonne, mon Conrad! mais j'ai bien peur que ce ne soit que ma joie que j'essayais de vous dissimuler, et je me reproche presque cette précaution, quand je vois à quel point vous êtes adorablement bon.

— Voulez-vous savoir le secret de cette bonté?

— Je veux savoir tous les secrets de mon cher Conrad.

— C'est que je vous respecte autant que je vous aime.

— Je le prévoyais et je viens de le voir... aussi, mon bien-aimé, vous ne pouvez vous imaginer ce que ma reconnaissance ajoute d'ivresse à mon amour! Approchez votre oreille de mes lèvres, et écoutez ce que je vais vous dire à mon tour, mon noble Conrad. Il me semble maintenant que je vous ai toujours aimé comme je vous

aime. Quand j'ai voulu vous donner ma belle et pure enfant, c'est que je pensais que vous seriez plus longtemps heureux avec elle qu'avec moi; quand je repoussais votre amour, que je brûlais d'accepter, c'est que je me disais que dans bien peu d'années peut-être ma beauté n'existerait plus; et à présent, quand je vous offre d'être votre esclave si je ne puis devenir votre compagne, c'est que je crains de vous apporter trop peu pour tout ce que je reçois de vous. Voilà l'explication de ma vie entière, mon ami... De quelque manière que vous en usiez, je ne regretterai rien, et jamais un seul reproche ne sortira de ma bouche. Vous trouvez-vous assez aimé comme cela, mon Conrad? Je l'espère, car avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais pas comment m'y prendre pour faire mieux : je ne suis plus riche que de la joie de vous avoir tout donné... et cela c'est mon bien à moi seule.

—Oh! que vous me connaissez bien, ma Cornélie! c'est tout ce que je trouve à vous répondre dans le trouble délicieux que me causent vos enivrantes paroles... Je vous le répète encore : mon respect pour vous égale mon adoration. Il ne me suffira pas d'être heureux de votre tendresse, il faudra que je puisse encore en être fier aux yeux de tous... Nous serons unis devant Dieu et devant les hommes. S'il est nécessaire d'attendre pour épargner des soucis et des remords à votre chère âme si délicate, j'attendrai à vos pieds le moment où

vous pourrez me recevoir dans vos bras, et cette attente me sera bien douce encore, ma belle et rayonnante fiancée. Rien qu'à vous regarder en silence, la vie me paraîtrait courte et remplie.

— Mon Conrad ! mon Conrad ! c'est trop de bonheur !

— Vous ne me parlerez plus de prendre une carrière ?

— Non, mais vous, vous ferez ce que vous voudrez.

— J'accepte cette liberté et je vous en remercie : elle me servira à vous prouver une fois de plus à quel point vous m'êtes chère. Maintenant, ma Cornélie, il faut que je vous avoue que j'ai déjà annoncé à ma mère que mon cœur vous appartient sans partage et pour toujours.

— Je m'en doutais.

— Il ne me reste donc plus qu'à lui apprendre que vous m'avez donné aussi le vôtre. Je le ferai quand il vous plaira.

— Faites-le, mon ami... vous êtes le maître de ma destinée à tout jamais.

— Pauvre mère ! elle doit être bien triste à présent : je lui ai dit que je n'avais aucune espérance.

— Elle ne vous aura pas cru, murmura Cornélie avec un sourire d'une ineffable tendresse.

— Je lui écrirai toujours dès ce soir pour la rassurer.

— Vous savez, mon Conrad, que vous m'avez promis de ne pas la menacer de lui désobéir si elle vous ordonnait de renoncer à moi ? Je compte bien que vous m'épargnerez cette douleur.

— Oui, ma bien-aimée; mais, encore une fois, je n'admets pas la possibilité d'un ordre semblable.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper! si j'avais autant de confiance que vous, je lui écrirais aussi.

— J'allais justement vous prier de me donner cette preuve d'amour, ma Cornélie.

— Ah! de toute mon âme!

— Je regarde d'ailleurs cette démarche comme indispensable. Dites-lui tout, avec le même abandon que vous m'avez montré depuis une heure. Je la connais, mon amie, elle pleurera, et sa réponse commencera ainsi : *Venez, mes enfants, je vous attends pour vous bénir!*

— Que vous êtes consolant, mon Dieu! et que c'est une belle chose que la jeunesse! C'est l'espoir vivant.

Et elle sourit encore en levant vers le ciel ses grands yeux noirs, humides de douces larmes.

— A mon tour à présent, reprit-elle, de vous adresser une demande.

— Laquelle, mon amie?

— Il s'agit d'une grâce.

— Une grâce, ma Cornélie! ce n'est pas là le langage de l'amour.

— Eh bien, donnez-moi un conseil.

— Vous croyez donc à ma sagesse maintenant?

— J'aurais peut-être plus de raisons que jamais d'en douter, mon bien-aimé; mais comme je ne suis plus très-sûre de la mienne, je m'en rapporterai à votre sentiment.

Je voudrais qu'Amélie, si c'est possible, ne sût rien avant son mariage. Dites-moi franchement ce que vous pensez de cette inspiration, dont je ne me rends pas bien compte.

— Je la comprends et elle me semble fort raisonnable, seulement ce sera très-difficile : ma cousine est si pénétrante.

— Nous pouvons toujours essayer, et si je m'aperçois qu'elle nous devine, je prendrai mon grand courage et lui avouerai tout... Vous m'aiderez, n'est-ce pas? dans cette laborieuse entreprise de lui cacher mon bonheur.

— Oui, ma Cornélie... Oh ! c'est donc bien vrai, mon Dieu ! que vous êtes à moi ?

— Il me le demande encore! s'écria madame de Stolberg avec ravissement. Cher ingrat, que faut-il donc vous dire pour que vous ne doutiez plus?

Il l'entoura de ses deux bras et la pressa tendrement contre sa poitrine; caresse tout à la fois chaste et passionnée, qu'elle reçut sans rougir et en souriant avec une sérénité maternelle.

Quelques minutes après, elle montra la pendule qui marquait neuf heures, puis elle dit d'un ton de regret :

— M. de Villandry ne tardera plus guère à rentrer, mon Conrad. Il faut vous mettre sur ce fauteuil en face de moi, et en attendant qu'il arrive nous causerons de nos affaires avec plus de calme que nous ne l'avons fait jusqu'à ce moment.

— Causons donc, mon cher amour; quant à du calme, je ne vous promets qu'une bonne volonté qui sera probablement bien impuissante.

Comme il s'était levé, elle le poussa doucement vers le fauteuil qu'elle lui avait désigné, et leur conversation, sans cesser d'être aussi tendre, devint plus sérieuse, et partant plus utile pour leur avenir.

Ils n'eurent pas de peine à se mettre d'accord sur tous les points plus ou moins délicats qu'ils avaient à traiter, et voici ce qu'ils arrêtèrent, sauf les difficultés imprévues.

Si madame de Falckenstein refusait son consentement, ou fixait un certain temps d'épreuve avant de l'accorder, Conrad partirait aussitôt et seul pour l'Allemagne, afin de chercher à attendrir sa mère. Si celle-ci, au contraire, consentait à tout sans délai, ils quitteraient Rome ensemble quelques jours après le mariage d'Amélie, et ils iraient se mettre aux ordres de la comtesse pour la célébration du leur. Ils ne comprenaient pas qu'il pût avoir lieu hors de la présence de cette mère si tendre et si dévouée, à laquelle ils voulaient consacrer leur vie entière, pour qu'en les voyant sans cesse elle n'eût jamais un instant d'incertitude sur leur bonheur, dont elle douterait peut-être, sinon pour le présent, du moins pour l'avenir; cette réflexion était de Cornélie.

Il demeura entendu que la baronne resterait seule juge du moment convenable pour tout confier à sa fille.

Lorsque celle-ci et son mari seraient de retour en Allemagne, ils habiteraient Stolberg, et la petite Léontine suivrait sa mère au château du jeune comte, où elle demeurerait jusqu'à ce qu'elle se mariât à son tour.

— Quel malheur que je n'aie pas un frère cadet ! s'était à ce propos écrié Conrad, qui chérissait tendrement cette charmante enfant, vivante miniature de sa délicieuse mère.

— Et vous croyez, mon bien-aimé, que tout cela n'est pas seulement le plus ravissant de tous les rêves ! demanda madame de Stolberg quand les arrangements furent terminés.

— Je vous jure, chère Cornélie, que rien ne me semble plus réel au monde, répondit avec feu Conrad, dont la belle physionomie étincelait de confiance et de bonheur : ce que nous faisons est si raisonnable !

— Ainsi, ambitieux enthousiaste que vous êtes, il ne vous suffit pas d'être heureux, il faut encore que vous vous croyiez sage? reprit la baronne avec un sourire radieux. O sainte et douce foi de l'amour ! tant que cela dépendra de moi, tu ne seras pas trompée !

Peu après M. de Villandry rentra, mais il ne devina rien, parce que la douce gravité de la dernière conversation de Conrad et de Cornélie leur avait donné le temps de se remettre de leurs grandes émotions. Seulement, quand il demanda à la baronne comment se trouvait Amélie, qu'il avait laissée souffrante, elle répondit en

rougissant qu'elle n'était pas montée chez elle de peur de la déranger : c'était le premier mensonge de sa vie, et l'unique fois qu'elle avait oublié sa fille depuis qu'elle était mère.

On fit venir Bertha pour l'interroger; elle dit que mademoiselle dormait depuis longtemps d'un sommeil parfaitement calme, et qu'elle avait bien recommandé qu'on n'entrât pas chez elle si elle ne sonnait point.

Les jours suivants s'écoulèrent dans la solitude et dans la paix. Le mariage d'Amélie ayant été discrètement ébruité, on ne sortait plus les soirs, et on ne recevait le matin que quelques rares visiteurs. Parfois seulement on allait se promener en voiture aux environs de la ville, à la chute du jour, puis on restait très-tard dans le jardin, à causer, ou dans la galerie, à lire ou à faire de la musique.

Cette vie tout en famille aurait paru fort douce au jeune comte et à Cornélie, si elle leur eût permis d'être plus souvent en tête-à-tête; mais les entrevues étaient toujours courtes et tourmentées par l'inquiétude d'être surpris au milieu des émotions d'un tendre entretien, et il leur tardait d'être arrivés au moment où, leur position étant avouée, ils ne seraient plus obligés de se contraindre.

Un soir qu'on revenait du fond du jardin, où l'on était établi depuis le dîner, Conrad dit à voix basse à la baronne, à laquelle il donnait le bras, et dont il avait à dessein ralenti la marche pour la séparer d'Amélie et de

M. de Villandry qui étaient à quelques pas en avant :

— Ma bien-aimée, ne souffrez-vous pas comme moi de la gêne où nous sommes?

— Plus que vous, mon ami, parce que je vois combien vous en êtes malheureux vous-même.

— Ne vaudrait-il pas mieux, chère Cornélie, tout dire dès à présent à votre fille? Nous y gagnerions certainement un peu de liberté, dont j'ai un besoin vraiment douloureux. Ce n'est vivre qu'à moitié, que d'être dans cette contrainte perpétuelle.

— Je ne le sens que trop à ce que j'éprouve, cher Conrad; mais ce qui me retient de parler, c'est que je ne crois pas que nous en fussions beaucoup plus libres après. La position d'Amélie exige impérieusement que je sois beaucoup en tiers avec elle et son fiancé. Ce n'est certes pas que je me défie d'eux, mais il ne serait pas convenable qu'une visite les trouvât en tête-à-tête, comme s'ils étaient déjà mariés.

— Hélas! vous avez raison! Mais que c'est cruel, mon Dieu! de voir ainsi les jours s'écouler!

— Du courage, mon bien-aimé! répondit Cornélie avec une tristesse qui échappa au jeune comte; j'aurais voulu encore, ajouta-t-elle aussitôt, attendre, pour me confier à ma fille, la réponse de votre bonne mère à la lettre que vous lui avez écrite, pour lui dire que vous m'aimiez, avant de savoir que moi, je vous aime aussi.

— Cette réponse ne nous apprendra rien d'important.

— Mais elle nous fera pressentir ce que nous devons attendre de nos autres lettres... Ce n'est que quelques jours de patience à avoir, mon ami.

— Ah! ma Cornélie, si vous vouliez avoir autant de confiance en moi que je le mérite!

— Mais je l'ai cette confiance, mon ami! que faut-il faire pour vous en donner la preuve?

— Descendre quelquefois la nuit dans ce jardin, quand tout le monde est couché.

— Quelle imprudence!

— Pas si grande que vous croyez.

— On n'aurait qu'à entendre du bruit, nous suivre, nous trouver ensemble, ce serait affreux!

— Rien de tout cela n'est encore arrivé à moi seul, et cependant il ne se passe guère de nuit que je ne vienne respirer et penser à vous sous ces beaux arbres.

— Est-ce bien vrai, mon Conrad? Vous comprenez que ce serait très-mal à vous de me tromper.

— Je vous jure que je vous dis la vérité, chère bien-aimée!

— Je vous crois, mon cher amour; mais il ne faudrait toujours qu'un hasard malheureux...

— Qu'est-ce qu'un hasard, ma Cornélie, en comparaison de la certitude du bonheur immense que vous me donnerez?

— Eh bien! mon ami, je réfléchirai demain, je vous le promets. Je ne consulterai pas mon cœur qui est décidé

d'avance, mais mon courage, dont je ne suis pas aussi sûre... Espérez un peu.

— Comment saurai-je votre décision ?

— Que ceci ne vous inquiète pas... Silence maintenant.

Le lendemain, comme on revenait du déjeuner, la baronne poussa un cri de joyeuse surprise en entrant dans le salon.

Le tableau qui avait été, quelque temps auparavant, la cause du premier aveu de l'amour de Conrad pour elle était devant ses yeux.

Restauré, reverni, mis dans un cadre magnifique, et placé dans un endroit très-favorable, il produisait vraiment un effet merveilleux dans le petit musée.

— Chère baronne, c'est un présent que je prends la liberté de vous faire, dit galamment le jeune comte; j'espère que vous voudrez bien l'accepter.

— Comment se refuser à une aussi charmante gâterie ? répondit Cornélie en rougissant de bonheur. Merci, cher Conrad. Vous ne pouviez me causer un plus grand plaisir qu'en me donnant ce tableau, que je regrettais, après n'en avoir pas voulu par je ne sais quel caprice... Comme vous me devinez bien, mon ami ! Marquis, donnez-moi votre opinion sur cette toile, je vous prie.

— C'est une œuvre d'une véritable valeur, que j'attribue à un grand maître flamand. On ne vous a pas trompé, mon cher Falckenstein.

— Et toi, mon Amélie, reprit la baronne, que penses-tu de la découverte et du présent de ton aimable cousin ?

— Je trouve non-seulement le tableau ravissant, ma mère; mais il a pour moi un autre intérêt encore que son mérite.

— Et lequel ? demanda madame de Stolberg avec une sorte d'inquiétude, qu'elle s'efforçait de dissimuler.

— Il me représente l'aventure du page Rupert et de la comtesse Marguerite de Guda.

Cornélie se sentit pâlir, et en se tournant vers Conrad pour changer de conversation, elle vit que le feu lui était monté au visage.

— Il n'en a que plus de prix à mes yeux, se hâta-t-elle de dire gracieusement.

Puis, en lui tendant la main, comme pour le remercier de nouveau, elle ajouta à voix basse :

— Je ne suis plus superstitieuse, mon bien-aimé... et ce soir à minuit je descendrai au jardin.

Pendant que ceci se passait, Amélie expliquait à M. de Villandry que le page Rupert et la comtesse de Guda étaient des personnages imaginaires de légende, et non des gens de leur connaissance. Elle paraissait attacher un grand prix à le convaincre.

—

CHAPITRE V

A quarante-huit heures de là, Amélie, dont les habitudes étaient d'une régularité inflexible, n'avait, contre sa coutume, pas encore paru dans l'appartement de sa mère au moment où la cloche du repas du matin sonnait pour la seconde fois.

Ordinairement elles descendaient ensemble après quelques instants de douce conversation, comme on peut la supposer entre une mère aussi tendre et une fille aussi digne d'être aimée.

La baronne passa alors chez elle pour s'enquérir de la cause de ce retard, et à sa grande surprise elle vit, en l'abordant, que l'ensemble de sa toilette et en particulier sa coiffure n'annonçaient pas les soins intelligents et af-

fectueux de l'adroite Bertha, cette gentille femme de chambre, qu'Amélie traitait comme une sœur.

Et comme elle allait la questionner gaiement à cet égard, ses idées prirent tout à coup une autre direction beaucoup plus sérieuse, car elle venait de remarquer que le visage de sa fille portait des traces de larmes toutes récentes, et qu'il y en avait d'autres encore au bord de ses paupières, qui semblaient prêtes à couler.

Il était évident qu'elle pleurait au moment où sa mère était entrée, et qu'elle n'avait dérogé à ses habitudes, en restant chez elle, que pour cacher son chagrin à celle qui devait le plus s'en affliger.

Cornélie l'entoura de ses deux bras, et en la pressant tendrement contre son cœur elle la supplia dans les termes les plus chaleureux de lui confier ce qui l'attristait, lui jurant qu'il n'y avait rien au monde qu'elle ne fût capable de faire pour la consoler.

C'était hardiment qu'elle prononçait cette parole, parce qu'elle avait tout à fait cessé de croire à la possibilité d'un amour secret de sa fille pour Conrad.

Amélie résista d'abord à toutes ces touchantes sollicitations, mais poussée jusque dans ses derniers retranchements par la baronne, elle balbutia d'une voix émue et tremblante, dont l'accent trahissait plutôt de l'indignation que de la douleur, cette réponse équivoque qui laissait le champ libre à toutes les suppositions :

— Chère maman, le trouble où vous me voyez n'est

pas causé par un chagrin qui me soit personnel. Cela doit suffire pour vous rassurer provisoirement, je pense, et dans un autre moment, quand je serai plus calme, je vous raconterai...

— Tu as pleuré, tu pleures encore, mon enfant, interrompit vivement madame de Stolberg; je veux, je dois savoir pourquoi, ou je croirai que tu ne m'aimes plus, et Dieu sait alors quelles idées s'empareront de mon esprit pour désoler mon cœur!

— Je n'oserai jamais, ma mère... Pardonnez-moi cette désobéissance, mais je ne me sens pas le courage de faire ce que vous exigez de moi. S'il y avait un moyen quelconque d'atténuer ce que je sais, je serais plus soumise : malheureusement cette ressource n'existe pas, de sorte que je suis condamnée à me taire.

— C'est donc bien horrible, mon Dieu! Réfléchis cependant, mon Amélie, que si tu persistes dans ta résolution, ce que je m'imaginerai sera peut-être plus douloureux pour moi que tout ce que tu pourrais m'apprendre.

— Je ne le crois pas, ma pauvre maman; car votre imagination est aussi pure que la mienne, et moi je n'aurais jamais deviné ce que le hasard m'a découvert.

— Et tu es bien sûre de ne t'être pas trompée? Il arrive souvent que les apparences...

— J'ai le témoignage de mes sens, interrompit Amélie; j'aurais douté de tout autre, tant j'avais d'estime pour le caractère de...

Elle s'arrêta, et se couvrit le visage de ses deux mains, pour cacher la rougeur qui envahissait à la fois son front et ses joues, comme si elle avait honte de ce qu'elle savait.

— Et tu dis, reprit la baronne, de plus en plus anxieuse et alarmée, bien que la vérité ne lui apparût pas encore, que cette malheureuse affaire ne te touche pas personnellement ?

— J'ai peut-être eu tort de m'exprimer ainsi, ma bonne mère... mais je vous supplie de ne pas me presser davantage! Vous me mettez véritablement au supplice!

— Est-ce qu'il s'agit de Conrad?

— Pitié! ma mère !

— C'est lui, ma fille!

Amélie courba la tête en se voilant de nouveau la face.

— Je ne te demande plus comme une grâce de parler, s'écria madame de Stolberg, je t'en fais un devoir.

— Vous m'ordonnez de tout vous dire, ma mère?

— Je t'en conjure, comme s'il s'agissait d'une chose d'où dépendît le repos de ma vie, ma fille... Ainsi dis tout, alors même que tu devrais me mettre le désespoir dans l'âme... Il n'y a pas de douleur plus affreuse que certaines incertitudes... Dieu veuille que tu ne le saches jamais, mon enfant!

— Eh bien! on ne respecte pas votre toit, repartit Amélie en se faisant violence de la manière la plus visible, et je souffre de l'outrage que nous avons reçu

toutes deux, moi de la part d'une personne que je traitais avec bonté et affection quand elle ne méritait que mon mépris, et vous... vous, pauvre maman!... mais, ayez pitié de moi! je ne me sens pas encore la force d'aller jusqu'au bout. Donnez à votre fille le temps de se remettre. Je suis vraiment brisée!

— Quand tu devrais me trouver cruelle, j'exige que tu achèves sans retard... Nous nous consolerons ensuite en pleurant ensemble; mais, vois-tu, Amélie? je mourrais s'il me fallait passer un seul jour dans l'état où je suis maintenant.

— Mais si vous étiez plus malheureuse ensuite?

— C'est impossible! Parle! parle! je te l'ordonne, et te rappelle que j'ai encore sur toi les droits d'une mère.

— Apprenez donc que la nuit dernière, ne pouvant dormir à cause de l'excessive chaleur et des moustiques, j'appelai Bertha pour lui demander de venir faire quelques tours de jardin avec moi. Comme elle ne répondit pas à mon coup de sonnette, qui avait été à la vérité assez faible, parce que je craignais de vous réveiller, je passai une robe à la clarté de la lune, et après avoir écouté avec attention à plusieurs reprises pour m'assurer que tout était silencieux dans la maison, je me décidai à descendre seule. Je n'avais pas atteint la moitié de la grande pelouse, sur laquelle je voulais rester d'abord, lorsqu'il me sembla entendre chuchoter dans le massif de gauche où nous nous tenons quelquefois le soir. Curieuse et à

demi inquiète, sans me rendre plus compte de ma curiosité que de mon inquiétude, je m'enfonçai dans l'obscurité de l'allée qui conduit le plus directement à l'endroit où l'on parlait avec une sorte de mystère. Retenant mon souffle et cherchant le gazon de la bordure pour étouffer le bruit de mes pas, j'acquis bientôt la certitude que je n'avais pas été le jouet d'une illusion, et jugez, ma mère chérie, ce qui dut se passer en moi quand je reconnus distinctement la voix de Conrad. Il prononçait des paroles d'amour si brûlantes, si insensées, si coupables, que je me sens rougir de honte en cherchant à les chasser de ma mémoire. La femme à laquelle il peignait sa passion avec tant d'insolence ne lui répondait que par des sanglots étouffés, au milieu desquels il me fut impossible de rien saisir. Enfin ils se turent tous deux, et je me retirai en redoublant de précaution, humiliée d'avoir été témoin d'une semblable scène, et m'expliquant alors l'absence de cette misérable petite Bertha. Ah! ma mère, pour vous et pour moi, cette aventure m'a profondément blessée! Qui aurait cru cela de mon cousin? Il va donc falloir que je le méprise!

Et Amélie, se jetant au cou de madame de Stolberg, laissa éclater la douleur qu'elle avait su maîtriser en partie pendant la durée de son pénible récit.

— N'est-ce pas que c'est affreux pour nous et honteux pour lui? ajouta-t-elle, le visage caché sur le sein de sa mère. A qui se fier, mon Dieu! Ma pauvre maman, vous êtes atterrée!

On comprend tout ce qu'avait dû souffrir Cornélie en écoutant cette révélation, dont chaque mot était un coup de poignard pour elle. Torturée à la fois par l'obligation où elle se sentait de justifier Conrad le plus promptement possible, et par la navrante certitude qu'elle ne le pouvait faire avec efficacité qu'en avouant à sa pure et sainte enfant que c'était à elle et non à Bertha que s'adressaient les brûlantes paroles d'amour du jeune comte, ce double supplice brisait son chaste et noble cœur, et troublait sa raison jusqu'à paralyser ses facultés. Tel était le désordre de son esprit, que comprenant la nécessité de parler et ne sachant que dire, elle laissa, elle si digne et si délicate dans toutes les circonstances, échapper cette phrase singulière.

— Il me semble, ma fille, que tu prends bien vivement une chose qui, en définitive, ne te regarde pas. Ton cousin n'est plus un écolier qu'on puisse mener à la lisière, et tu sauras plus tard que les hommes ont sur certains sujets une autre manière de voir qui n'est pas...

— Ah! ma mère, interrompit Amélie, pouvez-vous bien tenir un pareil langage! mais vous n'aviez donc pas une si haute opinion que moi de Conrad? L'action qu'il a commise est indigne à quelque point de vue qu'on l'envisage. Nouer une intrigue dans votre maison, sans respect pour l'hospitalité que vous lui accordez! Donner des rendez-vous sous nos fenêtres! La ville de Rome n'est-elle donc pas assez grande? Enfin je sens que nous sommes

cruellement outragées l'une et l'autre, et je ne m'explique pas votre indifférence ou votre sang-froid en présence d'une marque de mépris aussi peu déguisée. Permettez-moi de croire qu'au dedans de vous-même vous n'êtes pas aussi calme que vous voulez le paraître.

Le calme de la malheureuse baronne était de la stupeur et presque de la folie.

Elle ne trouva pas un mot à répondre cette fois, et Amélie poursuivit avec véhémence :

— Quel parti comptez-vous prendre ?

— C'est à quoi je n'ai pas eu le temps de penser encore, ma fille.

— Mais vous comprenez dès à présent qu'il y a quelque chose à faire, chère maman.

— Sans doute, et je te promets d'y réfléchir aujourd'hui même : tu connaîtras ma décision avant ce soir.

— Quelle qu'elle soit, cette décision, ma mère, je ne peux plus permettre que cette misérable Bertha m'approche. Je vais l'appeler, la confondre en votre présence, et si vous respectez votre enfant, cette nuit elle ne couchera pas à la maison.

— Modère-toi, Amélie, murmura la baronne avec l'accent de la supplication.

— Pour tout le reste, oui; mais pour cela, non ! Je vais l'appeler.

La crainte d'une humiliation mille fois plus horrible que celle qu'elle subissait déjà ramena brusquement Cor-

nélie au sentiment de sa situation. Elle retint sa fille par un geste impérieux jusqu'à la colère, se plaça devant la porte, les bras étendus en croix pour lui barrer le passage, et lui dit d'une voix ferme quoique un peu tremblante encore :

— Tu ne bougeras pas d'ici sans ma permission. J'ai besoin de me recueillir avant de prendre un parti définitif. L'hospitalité a aussi des devoirs pour ceux qui l'exercent. Obéis à ta mère, et sois sûre qu'en te parlant ainsi, elle n'oublie ni ce qu'elle te doit, ni ce qu'elle se doit à elle-même.

Amélie la regarda avec stupéfaction. Elle ne l'avait jamais vue ainsi, et cependant, si pénétrante qu'elle fût, la réalité ne se montrait pas encore à elle. Tout en ne pouvant pas s'expliquer la conduite de sa mère, elle persistait à ne regarder comme vrai que ce qu'elle croyait savoir.

Après un moment de silence, Cornélie continua avec plus de calme :

— Pardonne-moi, ma fille, d'avoir cédé, comme je viens de le faire, à un premier mouvement de vivacité dont je n'ai pas été la maîtresse ; mais je ne le regretterai point si je suis parvenue à te forcer de comprendre qu'une affaire de cette nature doit être traitée avec ménagement et prudence. J'en suis encore plus malheureuse que toi : c'est te dire que je n'y apporterai ni insouciance ni faiblesse.

— Comme il vous plaira, ma mère : moi je ne m'inquiéterai plus que de ce qui me touchera personnellement.

— Je ne te comprends pas. Penserais-tu à séparer ta cause de la mienne, comme si je n'étais plus capable de te protéger ?

— Non; mais votre indulgence m'expose à une humiliation que je ne veux pas subir.

— Tu fais sans doute allusion à Bertha... ne te presse pas trop de la condamner.

— La regardez-vous donc comme innocente, ma mère ?

— Il peut se faire qu'elle le soit, en dépit des preuves que tu crois avoir. Patiente un peu, ma fille.

— Si vous l'exigez, je ne lui dirai rien, maman; mais vous n'obtiendrez jamais de moi que j'accepte désormais ses services. Ce matin déjà je me suis habillée seule.

— A-t-elle paru étonnée?

— Hélas ! je suis obligée d'avouer que non ! mes regards sévères ne lui ont pas fait baisser les yeux.

— Quelle raison lui as-tu donnée quand elle est venue chez toi?

— Que je n'avais pas besoin d'elle, et que sa présence ne m'était point agréable.

— Ainsi tu ne lui as pas parlé de tes soupçons?

— Hors de votre présence, je ne l'aurais pas osé. D'ailleurs j'avais hâte qu'elle fût hors de ma vue.

— Persévère dans cette sage réserve pendant quelques heures, mon enfant; je ne t'en demande pas davantage. Tu feras ensuite justice comme tu l'entendras, j'en prends l'engagement avec toi, et tu sais que je ne manque jamais à ma parole.

— Eh bien! ma mère, si vous voulez prévenir un éclat, dites-lui qu'elle évite jusqu'à nouvel ordre de m'approcher.

En ce moment la voix joyeuse et vibrante de Conrad se fit entendre dans le jardin pour leur annoncer que le déjeuner les attendait depuis longtemps.

Amélie tressaillit comme si un bruit désagréable eût frappé son oreille, et madame de Stolberg alla dire à la fenêtre qu'elles ne tarderaient pas à descendre.

Puis elle revint près de sa fille, arrangea sa chevelure en désordre, mit un peu de symétrie dans sa toilette, sécha ses larmes avec quelques tendres baisers, et l'entraîna en lui promettant de s'expliquer avec le jeune comte, le matin même, et de lui donner à elle, comme elle l'entendrait, satisfaction complète, une fois qu'elle serait en mesure de lui dire toute la vérité.

Effectivement, après le déjeuner, qui fut court, triste et silencieux, la baronne laissa Amélie avec M. de Villandry dans la salle à manger, et elle pria Conrad de la suivre dans la galerie, où elle désirait avoir un entretien confidentiel avec lui.

— Mon ami, lui dit-elle quand ils furent seuls, je ne

vous ferai pas de reproche, mais voici ce qui vient de m'arriver.

Et elle lui raconta rapidement ce qui s'était passé entre elle et sa fille quelques instants auparavant.

— Ah! ma bien-aimée, pardon! s'écria le jeune comte au désespoir, et c'est moi qui suis cause que vous avez subi une épreuve aussi cruelle!

— Ne vous en plaignez pas, c'est ma consolation; et si vous savez bien à quel point vous m'êtes cher, vous devez savoir aussi que j'en supporterais bien d'autres pour vous prouver mon amour, cher Conrad. Voyons, ami, relevez votre beau front, et au lieu de vous désoler, conseillez-moi.

— Que j'ai été égoïste de vous entraîner à une démarche aussi imprudente, ma Cornélie!

— Je n'accepte pas le mot *égoïste,* mon ami.

— Coupable, alors.

— Je l'ai été plus que vous, mon bien aimé, parce que je vous connaissais assez pour être sûre que si je n'avais pas consenti aussi facilement à ces entrevues mystérieuses, vous, mon Conrad, vous n'auriez pas insisté pour les obtenir.

— Oh! mon Dieu! si... J'ai un si impérieux besoin de vous parler de mon amour!

— Croyez cependant, cher Conrad, que si je vous avais montré des craintes sérieuses, vous vous seriez résigné à attendre les beaux jours de complète liberté que le ciel nous réserve.

— Ne cherchez pas à m'excuser.

— Soyez tranquille : j'aime mieux me condamner avec vous, et nous nous punirons ensemble en ne recommençant pas... Mais patience, cher bien-aimé ! Enfin ce qui est fait est fait, et, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas pour me plaindre que j'ai provoqué cet entretien. Concertons-nous sur la conduite que nous devons tenir. Vous êtes d'avis, n'est-ce pas? qu'il faut que notre secret soit connu de ma fille le plus tôt possible.

— Oui, mon amie, c'est indispensable.

— Eh bien ! aujourd'hui même.

— J'allais vous dire : tout à l'heure.

— Mais comment nous y prendre pour le lui révéler? Venez-moi en aide, mon Conrad.

— C'est facile : ce sera moi qui lui dirai tout. Votre dignité de mère vous défend de vous exposer à rougir devant elle. Est-ce que vous ne pensez pas comme moi?

— Si, mon bien-aimé. Je n'aurais pas osé vous faire une semblable demande ; mais que je suis reconnaissante de votre offre si généreuse et si délicate ! Mon Dieu! que vous avez un grand cœur, cher Conrad !

— S'il vaut quelque chose, c'est à vous qu'il le doit.

— Alors vous parlerez à Amélie ?

— Et j'espère que le ciel m'inspirera ce que je devrai lui dire pour éclairer son esprit et toucher son cœur.

— Dieu veuille que vous y parveniez, mon ami!

— Est-ce que vous en douteriez? Elle vous aime tant!

— Elle est bien bonne... mais quand je pense à l'extrême rigidité de ses principes... Maintenant pour arranger les choses, il faudrait que M. de Villandry eût l'aimable pensée de sortir ce matin.

— Ceci n'est qu'un détail de peu d'importance.

— Nous serions cependant plus à notre aise.

— Dans l'incertitude s'il le fera ou ne le fera pas, ma bien-aimée, mon avis est que nous agissions tout de suite. Vous allez retourner près d'eux, et vous direz au marquis que je désire avoir avec sa fiancée une explication qui vous concerne, et que nous espérons, vous et moi, qu'il voudra bien lui permettre de venir me trouver ici. Je le connais assez pour être convaincu d'avance que non-seulement il ne refusera pas, mais encore qu'il ne concevra aucune inquiétude d'un mystère, qui pour lui aussi ne saurait être bien long maintenant, car nous ne pouvons plus tarder beaucoup à lui annoncer notre mariage. Croyez-moi, mon amie, dans l'intérêt de votre bonheur, comme dans celui de votre dignité, il faut sortir le plus tôt possible de la position fausse dans laquelle nous sommes.

— Vous êtes le plus adorable des protecteurs, mon Conrad! Aussi Dieu seul peut savoir avec quelle délicieuse confiance je vous abandonne ma destinée!

— Elle ne sera pas trompée, ma Cornélie, cette sainte confiance. Répandre sur votre chère existence toutes les joies, et en écarter tous les soucis, telle sera l'occupation de ma vie entière. Si vous deviez regretter un seul

jour de m'avoir aimé, je me regarderais comme le plus coupable des hommes!

— Ah! que je suis fière, mon cher amour, en pensant que je vous appartiendrai bientôt!

— Mais vous m'appartenez déjà.

— Assez pour mon bonheur, cher bien-aimé; pas assez pour mon orgueil, puisque je suis encore obligée de cacher que je vous adore. Enfin dans quelques semaines peut-être...

— Ne dites pas *peut-être,* ma Cornélie.

Elle tendit au jeune comte sa main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres, puis elle disparut en lui jetant de la porte un regard de reconnaissance et d'amour qui le remerciait de la courageuse initiative qu'il allait prendre.

Après une attente de quelques minutes, qu'il employa à fortifier sa résolution de tout le calme dont elle avait besoin, mademoiselle de Stolberg entra dans la galerie.

Sa démarche était lente; elle était, elle, très-pâle, et l'on voyait à l'agitation de son sein que son cœur devait battre avec violence et sans doute douloureusement.

— Je viens pour obéir à ma mère, mon cousin, dit-elle en s'asseyant avec précipitation avant d'arriver à l'endroit où Conrad l'attendait, comme si elle n'avait pas la force de se soutenir davantage. Mais, continua-t-elle péniblement, je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à m'apprendre... Je ne sais déjà que trop de choses, mon Dieu!

et à moins qu'il ne soit en votre pouvoir de les effacer de mon esprit, ce que je ne regarde pas comme possible, je préférerais que vous ne m'en parlassiez point.

— Mais je viens vous les éclaircir.

— J'aimerais mieux les oublier, et je vous supplie...

— Vous les oublierez de vous-même quand elles vous seront mieux connues, Amélie, interrompit-il avec un mélange de dignité et de douceur qui parut faire une certaine impression sur la jeune fille; et, pour arriver à cette connaissance plus complète d'un fait sur lequel vous êtes dans une étrange erreur, je ne vous demande que de m'écouter plus avec le cœur qu'avec l'oreille.

— Conrad, mon cœur n'a rien à voir dans une affaire de cette nature.

— Plus que vous ne croyez.

— De plus, chez moi, l'un n'est pas plus facile à abuser que l'autre... je vous en avertis, mon cousin, pour le cas où vous ne vous en souviendriez plus en ce moment, où il est très-utile que vous le sachiez.

— Je n'ignore point que vous n'êtes pas de celles dont on peut égarer le jugement par des paroles; mais vous, Amélie, vous devriez savoir que moi je ne suis pas de ceux qui croient se tirer d'embarras en se dégradant par la lâcheté du mensonge. Vous me permettrez d'ailleurs de moins vous considérer ici comme un juge qui m'a fait comparaître devant lui, que comme une amie que j'ai volontairement appelée pour me confier à elle dans la circonstance la plus solennelle de ma vie.

— Une amie! oh! oui, j'étais la vôtre, Conrad!

— J'ai le droit d'exiger de vous que vous la soyez encore, ma cousine.

— Mon Dieu! me serais-je donc trompée? murmura Amélie en inclinant la tête pour se recueillir dans sa pensée, qui était devenue un véritable chaos en subissant l'influence du calme digne de son cousin, dont l'attitude était celle d'un homme qui n'a rien à se reprocher. Mais, non, non, ce n'est pas possible, reprit-elle, toujours à voix basse comme si elle se parlait à elle-même; ce que j'ai entendu ne me permet pas d'hésiter sur ce que je dois croire... Conrad, parlez, et puissiez-vous de façon ou d'autre...

— Je suis prêt, interrompit-il avec une fermeté affectueuse; mais je désire d'abord recevoir de votre bouche l'assurance que c'est bien une amie qui se dispose à m'écouter.

— Je ne puis vous la donner maintenant.

— J'ai le droit de l'exiger de vous.

— Mais que vous importe si vous ne voulez que justice?

— C'est la seule chose dont je n'aie pas besoin ici, puisque je ne viens point me justifier; répondez donc à la demande que je vous ai faite : dois-je voir en vous une amie?

— Vous n'en aviez pas de plus dévouée hier, Conrad, je le jure par tout ce que j'ai de plus cher au monde!

— Je vous parle d'aujourd'hui, ma cousine... Mais que de temps nous perdons, mon Dieu!

— Eh bien! rendez-moi d'abord l'estime que j'avais pour votre caractère, et il n'y aura rien ensuite que vous ne puissiez attendre de moi, dans la limite de mes devoirs.

— Reprenez-la de vous-même cette estime, Amélie, sur l'assurance que je vous donne, la tête haute, que je la mérite encore. Ma conscience est pure de l'indigne action dont vous m'avez accusé.

— Conrad, pouvez-vous bien vous dégrader par un semblable mensonge ?

— Sur le salut de mon âme, je vous dis la vérité!

— Comment! ce n'était pas vous!

— C'était moi.

— Alors tout est dit, mon Dieu !

— Non, puisque la personne à laquelle j'adressais ces assurances d'amour qui vous ont révoltée...

— Assez! assez! je comprends tout maintenant! Cette horrible pensée m'était venue, mais je l'avais repoussée!

— Écoutez-moi encore.

— C'est impossible! retirez-vous!

Et elle se couvrit le visage de ses deux mains avec un mouvement de terreur et de répulsion, comme si un spectre hideux se fût brusquement présenté devant elle.

Puis elle reprit à voix basse :

— Ah! c'est mille fois plus affreux encore! Ce n'est pas une insulte, c'est une honte ineffaçable!

— Il n'y a de honte ici pour personne!

— Quel aveuglement!

— Je croyais, Amélie, que vous aviez deviné depuis longtemps que j'aimais votre mère.

— C'est vrai... mais je n'avais deviné que cela!

— Il n'y a rien de plus... Calmez-vous, et laissez-moi achever, je vous en fais un devoir impérieux!

— Monsieur de Falckenstein, permettez que je m'éloigne... Il y a des confidences qu'une fille ne doit pas recevoir.

— Vous resterez et m'entendrez jusqu'au bout, ma cousine, répondit Conrad avec une énergie qni cloua mademoiselle de Stolberg à la place qu'elle se disposait à quitter. Oui, vous m'entendrez! répéta-t-il, car il faut que vous compreniez, avant de vous séparer de moi, que vous n'avez à rougir pour qui que ce soit dans cette maison!

Alors, laissant déborder son âme tout entière, il déroula devant Amélie, stupéfaite et fascinée par sa loyauté et son éloquence, le tableau de ses souffrances et de ses luttes pour vaincre l'affection passionnée qu'il avait pour sa mère depuis son enfance. Il osa lui dire, et il sut le faire sans la blesser, qu'elle seule peut-être aurait pu le guérir de cet amour, mais qu'elle ne l'avait pas voulu. Arrivant à un sujet plus délicat encore, il lui conta tout ce qui s'était passé entre lui et la baronne depuis quelques jours : la résistance désespérée de celle-ci, ses

combats, ses terreurs, ses scrupules, et enfin la promesse qu'il lui avait arrachée de lui donner sa main, si madame de Falckenstein, à qui ils avaient écrit l'un et l'autre, ne s'opposait pas à leur union. Quand il en fut arrivé là, il s'écria avec l'accent de la franchise la plus persuasive qu'il respectait Cornélie autant qu'il l'adorait; que, malgré le mystère forcé de leurs entrevues, elle était restée la plus pure des femmes, et que tout soupçon à cet égard serait le plus immérité de tous les outrages. Il jura qu'il la rendrait heureuse; que chaque instant de sa vie serait consacré à la récompenser de tous les sacrifices qu'elle lui avait faits, et il ne s'arrêta que quand Amélie, qui avait donné à plusieurs reprises des marques d'attendrissement visibles, lui dit en sanglotant :

— Ah ! mon ami, pardon !

— Je ne vous ai pas tout dit encore.

— N'ajoutez pas un mot de plus, Conrad, et prenez pitié de moi pour vous avoir jugé aussi sévèrement. J'ai été bien injuste aussi tout à l'heure pour ma pauvre mère qui n'a rien à se reprocher... Ce que c'est pourtant que de ne rien savoir !

— C'est un peu notre faute, chère Amélie. Nous aurions dû nous confier plus tôt à une personne de votre caractère. Enfin le hasard a été plus sage que nous, puisqu'il s'est chargé de réparer nos maladresses... Vous ne m'en voulez plus?

— Je n'en veux plus qu'à moi-même, mon cousin.

— Et vous m'aimerez encore quand je serai votre beau-père? lui demanda le jeune comte en prenant sa main qu'il serra tendrement dans les deux siennes. Répondez sans réfléchir.

— Eh bien! oui, si vous me tenez toutes vos promesses.

— Je les tiendrai, chère Amélie!

— J'y compte; mais sachez bien que si je voyais souffrir par vous ce tendre et noble cœur, j'aurais plus qu'une autre, Conrad, le droit de vous haïr et de vous mépriser.

— Et si le contraire arrive?

— Je bénirai à tous les moments de mon existence Dieu qui nous a inspirés tous dans ces événements, et j'aurai autant de bonheur qu'on en peut avoir en ce monde. Pauvre chère mère! qui lui apprendra jamais à quel point je l'aime?

— Moi, mon enfant.

— Le savez-vous bien vous-même, Conrad? En attendant, retournons ensemble près d'elle.

— Ensemble!

— Oui.

— Que voulez-vous faire?

— C'est mon secret... Donnez-moi votre bras.

Quelques secondes après ils entraient dans la salle à manger, où madame de Stolberg et M. de Villandry étaient en tête-à-tête, tous les deux assez embarrassés de leur

contenance, lui parce qu'il ne savait point ce qui se passait à quelques pas d'eux, elle parce qu'elle le savait trop.

Amélie marcha droit à la baronne, et quand elle fut devant elle, elle lui dit en désignant Conrad :

— Je l'aimais déjà comme sa sœur... je l'aimerai désormais comme sa fille.

Puis elle reprit en se jetant au cou de sa mère qui lui tendait les bras avec amour :

— Soyez heureuse, ma bien-aimée maman ! Oh ! que vous avez été bonne pour moi !

— Mon Amélie, tu es un ange ! Ah ! qu'il n'y ait jamais que paix et bonheur pour toi sur cette terre !

Quelques jours après, arriva la réponse de la comtesse à la première lettre de son fils. Elle ne blâmait pas son amour pour Cornélie, et elle lui donnait même à entendre que s'il était jamais partagé, elle ne refuserait pas son consentement à leur mariage. Mais il était facile de voir, à l'ardeur anxieuse avec laquelle cette mère si tendre appelait les bénédictions du ciel sur cette union, qu'elle n'était pas encore parvenue à se persuader qu'elle pût être longtemps heureuse. Une semaine s'écoula encore, et on reçut d'Allemagne un autre paquet bien plus important. C'était le consentement de madame de Falckenstein, qui écrivait en même temps une longue lettre à la baronne, dans laquelle elle la nommait sa bien-aimée fille, et lui disait qu'elle serait accueillie à bras ouverts. Il y avait aussi quelques lignes assez bienveillantes du prési-

dent de Reinach à son jeune pupille, où il le félicitait sans trop de malice apparente d'avoir trouvé le secret de faire en même temps un mariage d'amour et un mariage de raison. Aucune des craintes de Cornélie ne s'était donc réalisée, et à partir de ce moment son bonheur lui parut assuré pour le reste de ses jours.

A la fin du mois suivant, le mariage d'Amélie et de M. de Villandry fut célébré sans pompe dans une chapelle particulière. Le soir même ils partirent pour la France par la voie de mer, le marquis ne voulant pas tarder à présenter à sa famille la jeune et belle compagne que la Providence lui avait donnée. L'un et l'autre s'engagèrent à être avant trois semaines à Falckenstein, pour assister aux noces de la baronne et de Conrad, qui ne devaient pas avoir lieu avant leur retour.

Le surlendemain, la baronne et le jeune comte prirent la route d'Allemagne et voyagèrent presque sans s'arrêter, car la bonne madame de Falckenstein leur écrivait lettre sur lettre pour presser leur arrivée.

Quand ils s'agenouillèrent devant elle, elle les bénit en pleurant, mais ils ne s'en alarmèrent pas, puisqu'il est convenu depuis le temps des patriarches qu'il y a toujours des larmes dans toutes les bénédictions que l'on donne aux fiancés.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Nouvelles Publications :

A. DUMAS.

Isaac Laquedem, 5 v. p.
Pasteur d'Ashbourn, 6 v.
Mémoires d'A. Dumas. 1 à 24
Dieu dispose, 8.
Mémoires d'un Médecin, 9.
La Comtesse de Charny (suite), 8 v. p.
Les trois Mousquetaires, 5 v.

É. SOUVESTRE.

Scènes et récits des Alpes, 1 v.
Mendiant de St-Roch, 1 v.
Les Clairières, 1 v.
Le Foyer breton, 2 v.

A. PICHOT.

Contes de Ch. Dickens, 1 v.

Mme CH. REYBAUD.

La dernière Bohémienne, 2 v.

ALP. KARR.

Les Femmes, 1 v.

A. DE GONDRECOURT.

Prétendants de Catherine, 4.
Baron la Gazette, 5 v.
Mlle de Cardonne, 2 vol.

CH. DESLYS.

La dernière Grisette, 1 v.

L. GOZLAN.

Les Aventures du Prince de Galles, 4 v.

Mme DE BAWR.

Nouvelles, 2 vol.

CHAMPFLEURY.

Les Oies de Noël, 1 v.
Les Contes d'Été, 2 v.

P. MEURICE.

La Famille Aubry, 2 v.

C. BERRU.

La Conquête d'un Louis, 1 v.

E. SUE.

Mystères du Peuple, 16 v. p.
Fernand Duplessis, 4 v.

G. SAND.

Les Maîtres Sonneurs, 3 v.
La Filleule, 3 v.

CH. P. DE KOCK.

Les Étuvistes.
La Marc d'Auteuil, 5 v.

H. P. DE KOCK.

Les Lorettes Vengées, 2 v
Minette, 2 v.

COMTESSE DASH.

Le Neuf de Pique, 7 v

FOUDRAS.

Le Chevalier d'Estagnol, 6 v

MONTÉPIN.

Mademoiselle Lucifer, 2 v.
Un roi de la mode, 2v.
Le club des hirondelles, 3 v
Un fils de famille, 2 v.
Le fil d'Ariane, 2 vol.
Les valets de cœur, 3 vol.
Geneviève Gaillot, 2 vol
Le loup-garou, 2 v.

E. BERTHET.

Le Garde-Chasse, 2 vol.
Le Garçon de Banque, 1 v
Les Plaies de famille, 2 v.

MAQUET.

Le comte de Lavernie, 6 v

H. MURGER.

Les Buveurs d'eau, 1 v

X.-B. SAINTINE.

Les Trois Reines, 2 v.

P. FÉVAL.

Le Tueur de Tigres, 2 v.